

revue du mois, numéro 295, montréal, juillet 1965, prix 50¢

# RELATIONS

---

**LE PEUPLE DE DIEU**

---

**JÉSUITES 1965**

---

***ÉPIDÉMIE DE GRÈVES?***

---

Réunion de deux Églises? — Liberté religieuse. — Maritain. — Intervention de l'O. E. A. — Crise de vocations. — La presse en Afrique. — L'éducateur chrétien. — L'éducation cinématographique.

---

# SOMMAIRE

JUILLET 1965

Éditoriaux . . . . . 193

Paul VI, pèlerin de l'Eucharistie. — Le chrétien, l'Église et le monde. — Vers une réunion de deux Églises? — La liberté religieuse. — Épidémie de grèves?

## Articles

L'ÉGLISE, PEUPLE DE DIEU . . . . . Gilles Langevin 196

LE NOUVEAU GÉNÉRAL DES JÉSUITES . . . . . Richard Arès 200

LES JÉSUITES EN 1965 . . . . . T. R. P. Pedro Arrupe 201

LA LIBERTÉ DE LA PRESSE DANS LES ÉTATS D'AFRIQUE . . . . . Simon Kiba 202

Carnet de notes DE JACQUES MARITAIN . . . . . Luigi d'Apollonia 205

L'ÉDUCATEUR CHRÉTIEN D'AUJOURD'HUI . . . . . Yvon Poitras 208

## Actualités

LA RESTAURATION DE LA COMMUNION SOUS LES DEUX ESPÈCES . . . . . Jean-Marc Dufort 210

LA CRISE DES VOCATIONS SACERDOTALES Jean-Paul Labelle 211

« LES FORCES VITALES EN DANGER DE MORT » 400 médecins 212

Le théâtre: *Un couple parfait* . . . . . Georges-Henri d'Auteuil 213

Au fil du mois . . . . . 214

Expo 67: le pavillon chrétien. — 750<sup>e</sup> anniversaire de la Grande Charte. — Intervention de l'O. E. A. — Le Rapport Parent et l'éducation cinématographique. — Une réflexion sur la pastorale scolaire. — Un Rapport exemplaire.

Les livres . . . . . 217

Notes bibliographiques . . . . . 219

Au service du français: *Avenues et institutions* . . . . . 220

Ouvrages reçus . . . . . 220

# RELATIONS

REVUE DU MOIS

publiée par un groupe de Pères de la Compagnie de Jésus

Directeur: Richard ARÈS.

Rédacteurs: Luigi D'APOLLONIA, Irénée DESROCHERS, Gérard HÉBERT, Marcel MARCOTTE.

Collaborateurs: Joseph D'ANJOU, Georges-Henri D'AUTEUIL, Émile BOUVIER, Jacques COUSINEAU, Joseph LEDIT.

Secrétaire de la rédaction: Georges ROBITAILLE.

Tirage: Clarence DONTIGNY.

## Rédaction et abonnements:

8100, boulevard Saint-Laurent, Montréal-11.

## Publicité:

Cie des Publications Provinciales Limitée,  
110, Place Crémazie (Suite 719), Montréal-11.  
Tél.: 384-6800

M. Jean-Robert GENDRON est autorisé à solliciter des abonnements pour la revue.



Relations est une publication des Éditions Bellarmin, 8100, boulevard Saint-Laurent, Montréal-11. Téléphone: 387-2541. Prix de l'abonnement: \$5 par année.

Le numéro: \$0.50. Relations est membre de l'Audit Bureau of Circulations. Ses articles sont répertoriés dans le Canadian Periodical Index, publication de l'Association canadienne des Bibliothèques.

Le Ministère des Postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de la deuxième classe de la présente publication.



L'ÉCONOMIE est  
à la base même  
d'une  
saine administration  
en quelque  
domaine  
que ce soit.

Plans  
de  
protection  
modernes

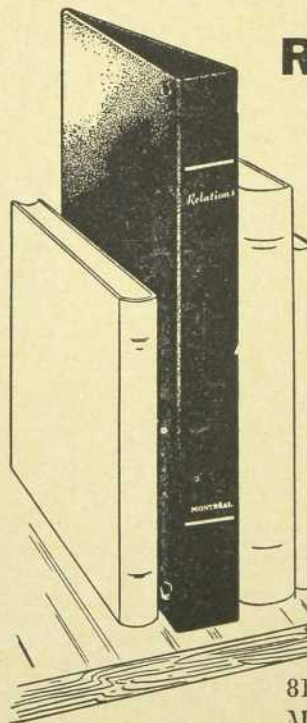
- Assurance-vie
- Rentes viagères
- Assurance collective
- Caisse de retraite

L'ÉCONOMIE  
MUTUELLE D'ASSURANCE

41 ouest, rue Saint-Jacques, Montréal — 845-3291

Québec — Joliette — Saint-Jean — Sherbrooke — Ottawa

# CONSERVEZ RELATIONS



Cartable en similicuir  
rouge avec titres or.

Jeu de 12 cordes.

au comptoir \$2.50  
par la poste \$2.65

Reliure de votre  
collection 1964.

Le lecteur fournissant  
sa collection: \$3.00

Si nous fournissons  
la collection: \$8.00

Ajouter \$0.25 pour  
frais d'expédition

Écrivez ou  
téléphonez

8100, boul. Saint-Laurent  
Montréal-11 387-2541

montréal  
juillet 1965  
numéro 295

# RELATIONS

## Editoriaux

### **Paul VI, pèlerin de l'Eucharistie**

APRÈS AVOIR PARTICIPÉ au Congrès eucharistique international de Bombay, Paul VI s'est rendu au Congrès eucharistique national de Pise rendre un nouvel hommage solennel à l'Eucharistie. Il célébra, en italien, une messe dialoguée avec la foule, distribua la communion aux malades et prononça une homélie sur l'Eucharistie, sacrement réel du Christ réel, vivant et vrai.

Ce n'est pas là une parole vaine, ni une suggestion superstitieuse, ni un mythe. C'est la vérité. C'est une vérité non moins réelle, bien que située sur un autre plan, que les vérités que nous tous, formés par la culture moderne, nous explorons, conquérons et affirmons touchant les choses qui nous entourent et qui, connues, nous donnent le sentiment de vérités sûres, positives et le plus souvent utiles: les vérités scientifiques.

Le Pape parlait ainsi pour dissiper, disait-il, « certaines inquiétudes » et des « interprétations abusives de la doctrine traditionnelle et autorisée de l'Église » dont il attribuait la cause, entre autres, à l'« art du doute ». Forme légitime de la démarche scientifique, l'art du doute ouvre, en effet, sur la réalité « des choses qui nous entourent », mais il est impuissant à faire entrer l'homme dans le mystère de la vie intime de Dieu, objet d'un autre mode de savoir, infiniment supérieur: le témoignage, la parole de Dieu même.

Paul VI évoqua alors la mémoire immortelle de Dante, Galilée, Michel-Ange dont on fête les centenaires et qui, pour grands esprits qu'ils furent, ne mirent jamais en doute leur profonde foi chrétienne.

### **Le chrétien, l'Église et le monde**

LA SEMAINE SOCIALE ANGLAISE, qui s'est réunie au collège Loyola, à Montréal, en fin de mai, a étudié le rôle du chrétien dans la société (*The Christian and the Community*).

Dans le message envoyé par le cardinal Cicognani, le Saint-Père a rappelé le devoir fondamental de la charité, la nécessité de vivre dans un esprit de solidarité et de fraternité, l'obligation de travailler à bâtir un monde uni.

Dans l'édification de la communauté humaine, il appartient au chrétien de témoigner, par sa conduite, des liens de solidarité et d'amour qui sont l'âme de la vie en société. Au besoin, il doit être prêt, plus que tous les autres, à sacrifier son bien particulier au bien de l'ensemble.

Le cardinal Léger, dans un discours d'envergure, a approfondi le sujet en insérant, entre le chrétien et le monde, l'Église. Il a analysé avec intensité le déchirement que plusieurs catholiques ressentent: leur amour s'étend à la communauté humaine, et pourtant l'Église n'englobe pas tous les hommes; plusieurs même de ceux avec qui œuvrent les catholiques ne sont pas membres de l'Église. A cette angoissante mais nécessaire distinction, il n'y a pas de solution-recette; les vraies réponses se découvriront à ceux qui font de la personne du Christ ressuscité l'objet de leur méditation.

[L'Église] c'est la communauté de tous ceux qui ont part, d'une façon explicite, à la fraternité humaine du fait qu'ils participent à la vie du Christ ressuscité... Implicite-ment, tous les hommes, en tant qu'ils constituent le peuple que le Christ a présenté à son Père, sont aussi membres les uns des autres — mais ils le sont seulement dans l'unité du Christ, dans l'unité que le Christ continue de réaliser avec le monde par le moyen de son Église.

C'est pourquoi le devoir de présence au monde s'impose à l'Église avec tant de rigueur, particulièrement aux laïques.

C'est à vous, dit le Cardinal, qu'il revient d'être l'Église dans le monde, parce que vous êtes l'Église dans le monde. Vous devez montrer au monde que l'unité et la paix sont possibles, que l'humanité, divisée par le péché, hantée par la peur de la guerre et l'insécurité de la vie humaine, a une espérance certaine dans la présence permanente de notre divin Sauveur dans son Église.

Puissions-nous tous entendre l'invitation et y répondre!

## **Vers une réunion de deux Églises ?**

DEPUIS QUE LE SCHISME d'Orient au XI<sup>e</sup> siècle et la Réforme au XVI<sup>e</sup> ont infligé de si cruelles blessures à l'unité du corps chrétien, il a fallu plusieurs siècles avant que les Églises qui continuaient à se réclamer du Christ prennent conscience toutes ensemble du scandale de leurs divisions. De cette prise de conscience est né le mouvement œcuménique.

D'un certain point de vue, il était normal que les confessions protestantes qui allaient se fragmentant de protestation en protestation et de réforme en réforme se rendent compte les premières du non-sens de leurs divergences et de la nécessité du mouvement œcuménique. Une des premières manifestations du nouvel esprit et une des plus importantes jusqu'ici fut la formation, en 1924, au Canada même, de la *United Church* qui réunissait en une seule les Églises presbytérienne, méthodiste et congrégationaliste, toutes trois issues de l'Église établie d'Angleterre et, pour cette raison, s'appelant elles-mêmes *nonconformist*.

Ce mouvement de réunion continua son cours. La *United Church* tournait maintenant ses regards vers l'Église anglicane, et celle-ci vers ses filles qui avaient quitté la demeure. Elles allaient se rapprocher, poursuivre des entretiens et, au bout de vingt ans, finalement s'entendre sur une déclaration intitulée *Principles of Union*. La publication de ce document, le 1<sup>er</sup> juin de cette année, clôt une première étape.

L'Assemblée des évêques anglicans et l'Assemblée générale de la *United Church* sont maintenant invitées à se prononcer. Ainsi s'ouvre une seconde étape qui sera plus difficile et plus périlleuse que la première. Car les divergences sont profondes entre les deux confessions. Qu'il s'agisse de la nature de l'Église, de la conception du sacerdoce, du rôle de la vie sacramentaire, de la structure juridique de l'Église, théologie et foi anglicanes, théologie et foi « non conformistes » différent.

Toutefois, bien loin d'atténuer les différences entre leurs deux Églises, le document *Principles of Union* les rappelle clairement. On ne cherche pas un œcumé-

nisme à bon marché, le plus petit commun dénominateur d'une foi sur lequel les deux confessions pourraient s'entendre, quitte à estomper les vérités qui les tiennent éloignées l'une de l'autre (et les deux de Rome) et à refaire ainsi une illusoire unité chrétienne.

Si paradoxale que la chose puisse paraître aux yeux de la chair, cette fidélité intransigeante à la vérité entière est la voie royale, la seule voie authentique qui rapproche. C'est pourquoi *Principles of Union* peut conclure à la possibilité d'une « réunion organique » des deux grandes confessions. Pour cette raison également, la réunion tant désirée ne saura s'accomplir d'ici plusieurs années.

Si ces deux confessions parviennent par un approfondissement de la doctrine et par un retour aux sources chrétiennes à guérir les blessures de leurs divisions dans une fidélité essentielle à leur foi respective, un grand exemple sera donné au monde chrétien tout entier.

## **La liberté religieuse**

LA DÉCLARATION DU CONCILE sur la liberté religieuse — cette question qui a fait couler tant d'encre jusqu'au dernier jour de la 3<sup>e</sup> session — a été envoyée aux évêques le 17 mars dernier dans une nouvelle rédaction. C'est la 7<sup>e</sup> ou 8<sup>e</sup> rédaction officielle faisant suite à au moins dix fois plus de rédactions officieuses. Cette fois-ci, cependant, même les théologiens et les Pères conciliaires qui s'étaient montrés fort déçus du renvoi de l'avant-dernière édition — celle qui ne fut jamais discutée — avouent publiquement que le nouveau texte est beaucoup plus riche de doctrine et précis de langage.

En fait, aussi longtemps que le texte d'une commission suscite des réticences et des inquiétudes à la Congrégation générale, et ne réussit pas à faire l'unanimité conciliaire, il faut conclure que le texte fait difficulté et n'est pas sans ambiguïté comme un texte conciliaire doit l'être. Le texte doit être remis sur le métier ou sur l'enclume. Celui qu'on propose maintenant sera discuté une dernière fois et vraisemblablement adopté au cours de la 4<sup>e</sup> session qui commencera le 14 septembre et sera la dernière.

Dans la *France catholique*, le Père Daniélou vient de consacrer trois articles à une étude générale de ce problème. Dans son dernier article, il explique que « le fait religieux fait partie du bien commun de la cité ». Les schémas précédents n'étaient pas assez précis sur ce sujet. On proposait une liberté négative, mais sans montrer suffisamment que la religion était liée au bien commun de la société civile. Le Père Daniélou écrit :

Le fait religieux fait partie de ce qui constitue le bien commun de la cité dont l'Etat a la responsabilité... Dans ce

monde nécessairement plus socialisé... le problème de réserver aux communautés de religion l'espace vital pour exister économiquement, culturellement, à tous égards est un problème auquel il faut aujourd'hui penser très sérieusement... Il ne s'agit pas des devoirs que l'État aurait à l'égard du catholicisme en tant que catholicisme, mais du devoir de donner aux communautés religieuses qui se confient à lui et qui sont un des éléments essentiels de la vie de la communauté, des possibilités concrètes d'existence, ce qui relève essentiellement de sa charge...

La liberté religieuse fondée sur l'indifférence religieuse ou l'*a-religion* est un principe que l'Église n'acceptera jamais, pour le bien même de la société civile. Le bien commun temporel, fin de la société temporelle, reste le bien commun de *personnes humaines*. La poursuite de cette fin doit suffire à l'État; et c'est même ainsi qu'il aidera le mieux l'Église. A moins d'être totalitaire, l'État est au service de la société, la société au service de la personne humaine, et la personne humaine au service de Dieu. L'État, de soi non confessionnel, doit demeurer un État religieux.

Comme le disait le cardinal Maurice Roy dans l'allocution qu'il prononçait lors de la réception offerte par la Province au nouveau prince de l'Église:

Il n'appartient évidemment pas à l'État de choisir et d'imposer une religion à chaque citoyen. Mais d'autre part, il est éminemment avantageux à l'État que les citoyens soient religieux et que leur religion soit véritable et saine. Pratiquée librement par chacun, la religion n'est pas pour autant une sorte d'objet de luxe dont le pays pourrait facilement se passer. Elle est à la fois un droit et un devoir pour l'homme; un enrichissement de tout son être, un principe d'ordre, d'initiative, de fraternité dans la société civile.

Et c'est pourquoi l'État qui ne peut donner lui-même la vie religieuse doit la regarder comme un bien de la nation et en favoriser l'épanouissement.

## ***Épidémie de grèves ?***

DEPUIS QUELQUE TEMPS, les grèves éclatent dans la province à un rythme inaccoutumé. Présentement 20,000 travailleurs y seraient impliqués. Il n'est arrivé que très rarement que le nombre total des ouvriers touchés par des arrêts de travail au cours d'une année complète atteigne ou dépasse ce chiffre. Quel sens faut-il donner à l'événement? N'est-il que le fruit du hasard ou manifesterait-il de graves malaises généralisés?

Il faut d'abord noter que ce chiffre de 20,000 travailleurs ne représente que 1% de la main-d'œuvre du Québec. Le chômage, lui, baisse rarement, dans les meilleurs mois de l'année, au-dessous de 5%, et cela depuis très longtemps; il a même atteint, à l'hiver de 1961, 15% de la main-d'œuvre.

Le mouvement syndical québécois connaît, depuis quelques années, un progrès remarquable, alors qu'aux États-Unis et dans les autres provinces canadiennes, il demeure à peu près stationnaire. Or les périodes de

croissance syndicale sont habituellement scandées de conflits relativement nombreux et souvent pénibles. Les grèves actuellement en cours n'ont pas, heureusement, l'intensité de celles qui ont accompagné ou suivi la seconde guerre mondiale; elles ne comportent pas les violences qui ont assombri la montée du C. O. I., aux États-Unis, de 1936 à 1940. Elles présentent, en général, le caractère des conflits d'ordre strictement économique.

En effet, au phénomène de la poussée syndicale s'ajoute celui de la conjoncture. La longue récession de 1958 à 1961 a ralenti le rythme d'augmentation des salaires, du moins dans plusieurs secteurs de l'industrie et des services. Les travailleurs de ces catégories veulent rattraper le retard qu'ils ont subi par rapport à la reprise de l'économie.

Dans les services publics, un autre facteur joue peut-être confusément, le désir de mettre à l'essai l'exercice du droit de grève, récemment concédé par le nouveau Code du travail. Du moment où les travailleurs syndiqués considèrent leurs conditions de travail injustes et croient que la grève constitue une arme efficace, rien d'étonnant qu'ils y aient recours. La grève, ou tout au moins la menace de grève, fait partie essentielle du mécanisme de la négociation collective tel qu'on le conçoit en Amérique du Nord.

D'un autre côté, il s'agit là d'une arme dont on ne peut user sans prudence ni circonspection. Avant de s'engager dans un arrêt de travail — la justice de leurs revendications étant toujours présumée — les travailleurs doivent envisager plusieurs aspects du problème. Dans le secteur privé, ils doivent mesurer les chances de succès de la grève et en évaluer les conséquences sur l'avenir de l'entreprise. Dans les services publics, une autre dimension intervient, la réaction du public, doublement intéressé, en tant que consommateur et, très souvent, en tant que payeur de taxes. Abstraction faite des problèmes économiques, si un jour le public trouvait que les employés de services publics abusent de leur droit de grève et lui imposent des inconvénients sans proportion avec la situation qu'ils veulent ainsi redresser, le gouvernement pourrait se voir contraint de rétablir quelques-unes des restrictions qu'il vient de supprimer. Il pourrait d'ailleurs suivre en cela l'exemple de l'Ontario qui s'apprête, semble-t-il, à supprimer le droit de grève dans les hôpitaux et à le remplacer par l'arbitrage avec sentence obligatoire.

Plus notre monde devient interdépendant, plus il doit pouvoir compter sur le sens des responsabilités de chaque personne et de chaque groupement. Dans le monde des relations de travail, chacun doit viser, de toute nécessité, à garder l'équilibre entre la juste revendication de ses droits et les exigences du bien commun. Ce n'est jamais facile.

14 juin 1965.

# L'Église, Peuple de Dieu

Gilles LANGEVIN, S. J. \*

PAR L'APPELLATION qu'il met à l'honneur au sujet de l'Église, par la *place* qu'il occupe dans la Constitution *Lumen Gentium*, par les *intuitions* enfin qui s'y expriment, le chapitre qui, dans ce document, porte sur le Peuple de Dieu revêt une importance singulière. Ce n'est pas en vain, croyons-nous, que le Concile aura choisi, parmi tous les noms dont il désigne l'Église, uniquement celui de Peuple de Dieu pour intituler un chapitre du grand document. On peut s'attendre à ce que l'expression, délaissée par les siècles récents, mais utilisée par les Pères et familière à la liturgie, reprenne dorénavant le rôle de toute première grandeur qu'elle joue dans le Nouveau Testament.

La *position* de ce chapitre, le second de la Constitution, est à sa manière, également, pleine de signification, surtout si l'on songe aux vicissitudes qu'il a connues. Le schéma qu'on distribua aux Pères du Concile en 1962 ne comportait pas de section sur le Peuple de Dieu; la rédaction qu'on envoya en juillet 1963, après les discussions de la première session, plaçait les considérations sur le Peuple de Dieu après le chapitre sur la constitution hiérarchique de l'Église, et s'appelait: « Du Peuple de Dieu, et spécialement des laïcs ». On devine les options théologiques impliquées par le transfert qu'on fit de ce chapitre tout de suite après l'exposé sur le mystère de l'Église, comme aussi par la division de cet ensemble en deux parties, devenues respectivement les chapitres II et IV du texte promulgué.

Ce qu'on voulait en effet souligner par cette innovation et ces transformations, c'est d'abord la caractéristique fondamentale d'une Église où tous les membres communient dans une même dignité de fils de Dieu avant de se distribuer dans les rangs de la hiérarchie et du laïcat; c'est ensuite l'insertion de l'Église, héritière d'Israël et communauté des temps eschatologiques, dans le dessein de Dieu et dans l'histoire des hommes; c'est enfin la multiplicité et la variété des rapports selon lesquels tous les hommes sont reliés à l'Église.

## I

### CARACTÈRE HISTORIQUE ET INCARNÉ DE L'ÉGLISE

La notion de Peuple de Dieu, en rattachant l'Église à Israël, place d'abord l'Église dans la *continuité* du

\* Le P. Gilles LANGEVIN, S. J., est professeur de théologie dogmatique à la Faculté de théologie de la Compagnie de Jésus, à Montréal.

dessein de Dieu; elle parle de la *mission* dévolue à la communauté que Dieu s'est formée au milieu des nations; elle fait allusion aux *tentations* et aux tribulations auxquelles restent soumis des hommes aussi longtemps qu'ils sont en marche vers Dieu.

Le Concile n'a pas voulu que la fondation de l'Église apparût comme un commencement absolu, comme un événement sans préfiguration ni prélude. Les termes dans lesquels le Nouveau Testament décrit l'Église: « une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple acquis... qui jadis n'était pas un peuple, mais maintenant est le Peuple de Dieu » (1 Pi 2 9-10), ces termes désignent *Israël* bien longtemps avant de s'appliquer à l'Église. Le Nouveau Testament voit constamment l'Église sur le modèle et dans le prolongement d'Israël, la nation que Dieu même s'est choisie et constituée, à laquelle il s'est lié par des promesses, à qui il a révélé l'intimité de sa nature et les desseins salvifiques de sa volonté, avec qui enfin il a contracté une Alliance.

La continuité de l'action divine n'est pas à la source d'une répétition, mais d'un *progrès*. Aussi les prophètes annoncent-ils la conclusion d'une alliance *nouvelle*: « Je mettrai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leur cœur, et je serai leur Dieu et ils seront mon peuple... Tous me connaîtront, du plus grand au plus petit, dit le Seigneur. » (Jér. 31 33-34.) Le sang du Christ viendra fondre Juifs et païens en un seul peuple, le baptême dans l'Esprit soustraira les alliances et les promesses à la loi de la génération charnelle.

Ce peuple messianique, c'est encore le *Peuple de Dieu*, même s'il s'étend à toutes les nations désormais et s'engendre par la foi, puisqu'il a pour Chef le Verbe même de Dieu incarné; qu'il a comme statut la dignité et la liberté des enfants de Dieu, habités par l'Esprit; qu'il a pour loi la charité même dont le Christ, Dieu au milieu de nous, nous a aînés; puisqu'il a pour fin le Royaume de Dieu, commencé sur terre par Dieu lui-même et que Dieu même viendra achever, « quand apparaîtra le Christ, notre vie, et que « la création elle-même sera libérée de la servitude de la corruption, pour entrer dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu » (n. 9).

En liaison avec Israël quant au passé, le nouveau Peuple de Dieu est en rapport, jusqu'à la fin des temps, avec le *monde entier*, au sein duquel il vit et auquel il doit progressivement s'étendre. Déjà l'Ancien Testa-

ment avait annoncé que les nations se joindraient à Israël, qu'elles auraient part avec lui à la bénédiction promise à Abraham, ainsi qu'à l'Alliance dont le mystérieux Serviteur de Yahweh serait le Médiateur. La race humaine entière retrouverait son unité primitive, lorsque se rassembleraient les rescapés des nations, dispersés depuis l'aventure de Babel. Ainsi, la mise à part d'Israël apparaissait-elle simplement comme *un stade provisoire* dans le dessein qui, par le truchement du peuple élu, rejoignait toutes les nations.

Témoin et instrument du dessein de Dieu, le nouveau Peuple de Dieu se doit de l'être avec bien plus de zèle. Son Seigneur, il le sait, est mort « non seulement pour la nation [juive], mais encore pour rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés » (Jn 11 52). Quand, dans l'Apocalypse, Dieu remet à l'Agneau les destinées du monde, un « cantique nouveau », qui correspond à l'ordre nouveau instauré par le Christ, se fait entendre: « Tu es digne de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux, car tu fus égorgé et tu rachetas pour Dieu, au prix de ton sang, des hommes de toute race, langue, peuple et nation; tu as fait d'eux pour notre Dieu une Royauté de Prêtres, régnant sur la terre. » (Ap 5 9-10.)

Établi par le Christ dans une communauté de vie, de charité et de vérité, ce petit troupeau est pour le genre humain un germe très puissant d'unité, d'espérance et de vérité, c'est le *sacrement de l'union intime* de l'homme avec Dieu et de *l'unité* de toute la famille humaine. Sans rien enlever de leur identité aux nations parmi lesquelles il se recrute, ce peuple doit se dilater jusqu'à les comprendre toutes. Dieu l'a placé comme le modèle et l'instrument de la rédemption de tous, lumière du monde et sel de la terre.

La notion de Peuple de Dieu évoque enfin la *faiblesse* de ces régénérés auxquels Dieu a promis certes son secours, mais qu'il n'a pas arrachés à leur condition d'êtres débiles et bornés. Si l'appellation « Corps du Christ » nous met en présence d'une humanité récapitulée dans le Christ et participant donc, de quelque manière, à la condition de Dieu, celle de Peuple de Dieu nous rappelle notre faiblesse d'hommes. « Avancé à travers les épreuves et les tribulations, l'Église est fortifiée par la vertu de la grâce de Dieu, qui lui a été promise par le Seigneur, pour que, dans la faiblesse de la chair, elle ne manque pas à la parfaite fidélité, mais reste la digne épouse de son Seigneur, et, sous l'action du Saint-Esprit, ne cesse de se renouveler elle-même, jusqu'à ce que, par la croix, elle parvienne à la lumière qui ne connaît pas de couchant. » (N. 9.) Le Décret sur l'œcuménisme signalera avec plus de vigueur encore ce besoin pour l'Église d'être sur ses gardes et de se rajeunir sans cesse.

L'Église, qui nous était apparue, dans le chapitre premier de *Lumen Gentium*, en liaison avec le mystère des Personnes divines et du Verbe incarné, s'offre maintenant à nos regards comme une *grandeur d'ici-bas*,

mêlée à notre histoire et à nos luttes. Elle est d'abord en germe dans cet *Israël* sur le caractère et l'histoire de qui elle aura toujours grand profit à méditer. Si l'Église veut se bien connaître, c'est à partir des grands gestes de l'Exode, du séjour au Sinaï et de l'entrée dans la terre promise, qu'elle y parviendra; c'est également à partir des notions d'élection, de promesse et d'alliance; c'est enfin en prêtant l'oreille aux prophéties des grands envoyés de Dieu et aux réflexions des sages qu'elle découvrira mieux la richesse de la révélation que lui a faite le Verbe de Dieu fait chair.

Témoin et instrument de Dieu au milieu des nations, l'Église ne saurait se complaire en ses limites présentes ou *se replier* sur son passé. Engagée dans l'espace et le temps, elle n'a pas le droit de se figer dans quelque étape révolue de son histoire, pas plus qu'elle ne peut s'identifier à telle nation où elle s'est remarquablement développée. Le peuple qui s'avance guette et interprète les signes des temps, comme il écoute et observe les peuples et les civilisations avec qui il entre en contact. Soucieuse de répandre son message tout autant que d'en préserver la pureté, transmettant sa tradition non pas comme un dépôt mort, mais comme une force vive, l'Église de la terre est une communauté missionnaire et eschatologique.

Enfin, l'Église, qui est sainte en son Chef, en ses sacrements et en sa doctrine, se sait aussi exposée, dans ses membres, au *péché*. Elle est tentée, elle aussi, comme le premier peuple de Dieu, de se raidir la nuque ou de complaire au monde plutôt que de le sanctifier. Obnubilés par leurs préjugés ou leurs lâchetés, les membres du Peuple de Dieu seront aussi toujours sujets à se représenter le message qu'ils portent comme trop sublime pour être vrai, ou les exigences qui en découlent comme trop rudes pour être praticables. Les suggestions de notre chapitre, pour discrètes qu'elles soient, nous invitent à beaucoup de modestie comme aussi à beaucoup de vigilance et de prière.

## II

### IDENTITÉ FONDAMENTALE DE TOUS LES BAPTISÉS

Si la notion de Peuple de Dieu met bien en valeur le caractère historique de l'Église, elle offre encore le mérite de dégager ce qui est à la fois *commun et capital* chez tous les baptisés. On fait partie d'un peuple, en effet, avant d'y jouer tel ou tel rôle; tous les membres se rejoignent en une commune appartenance au peuple avant de se distinguer pour les besoins de la vie en société. Or, les croyants sont destinés tous semblablement à s'unir à Dieu et à continuer le Christ ici-bas en sa triple fonction de *Prêtre*, de *Prophète* et de *Roi*.

Le Peuple de Dieu est, en son intégrité, une communauté sacerdotale, un *peuple de prêtres*. « Le Christ Seigneur, Pontife pris parmi les hommes (cf. Hébr 5 1-5), a fait du peuple nouveau « un royaume et des

prêtres pour Dieu son Père (cf. Ap 1 6; 5 9-10). Les baptisés en effet sont, par la régénération et l'onction du Saint-Esprit, consacrés pour être une demeure spirituelle et un sacerdoce saint, pour offrir, par toute l'activité de l'homme chrétien, des hosties spirituelles, et pour annoncer la puissance de celui qui les a appelés des ténèbres à son admirable lumière (cf. I Pi 2 4-10). » (N. 10.)

Tous les baptisés, en un sens bien réel, ont part à l'unique sacerdoce du Christ et peuvent exercer le culte de la religion chrétienne, comme s'offrir eux-mêmes et consacrer le monde à Dieu en vertu de leur sacerdoce. Tandis que « le *sacerdoce ministériel*, en vertu du pouvoir sacré dont il est revêtu, forme et conduit le peuple sacerdotal, et, le Christ opérant par lui, célèbre et offre à Dieu au nom de tout le peuple le sacrifice eucharistique, les *fidèles*, de leur côté, en vertu de leur sacerdoce royal, concourent à l'offrande de l'Eucharistie et exercent ce sacerdoce par la participation aux sacrements, par la prière et l'action de grâces, le témoignage d'une vie sainte, l'abnégation et une charité active » (n. 10).

Le chapitre sur les laïcs soulignera comment toute la vie personnelle et le monde avec qui l'on est en contact peuvent devenir l'objet de l'offrande sacerdotale des fidèles: « Toutes leurs œuvres, leurs prières et leurs entreprises apostoliques, leur vie conjugale et familiale, leur travail de chaque jour, leur détente intellectuelle et corporelle, si tout cela se fait dans l'Esprit, et même les peines de la vie, si elles sont supportées avec patience, deviennent des « hosties spirituelles offertes à Dieu » (1 Pi 2 5), qui, dans la célébration de l'Eucharistie, sont offertes pieusement au Père avec l'offrande du corps du Seigneur. Ainsi les laïcs, agissant saintement partout comme adorateurs, consacrent à Dieu le monde lui-même. » (N. 34.)

C'est tout le peuple également qui est investi de la fonction *prophétique*. A l'exemple du Christ et par la force de sa grâce, tous les chrétiens, laïcs comme chefs du peuple, doivent proclamer par leur parole et par leur vie la gloire de Dieu et la munificence de ses desseins. « Le Peuple saint de Dieu, lit-on dans la Constitution, participe aussi à la fonction prophétique du Christ, quand, surtout par sa vie de foi et de charité, il lui rend un témoignage vivant, et quand il offre à Dieu une hostie de louange, le fruit de lèvres qui confessent son nom (cf. Hébr 13 15). La collectivité des fidèles ayant l'onction qui vient du Saint — c'est-à-dire la Parole de Dieu, en tant qu'assimilée par la foi sous l'action de l'Esprit — ne peut faillir dans la foi, et manifeste cette propriété qui lui est particulière par le sens surnaturel de la foi de tout le peuple, quand, « depuis les évêques jusqu'aux derniers fidèles laïcs », il exprime son consentement universel en matière de foi et de mœurs. » (N. 12.) Le Christ accomplit son office prophétique, lit-on dans le chapitre sur les laïcs,

non seulement par le moyen de la Hiérarchie, mais aussi par le moyen des laïcs, dont il fait aussi ses témoins et qu'il remplit du sens de la foi et du don de la parole (cf. Ac 2 17-18; Ap 19 10), afin que la force de l'Évangile resplendisse dans la vie quotidienne, familiale et sociale. Par une conversion continuelle et la lutte « contre les dominateurs de ce monde de ténèbres », ils doivent faire passer leur espérance dans les structures de la vie terrestre et joindre résolument une vie de foi à la profession de cette foi.

Devenus, par leur baptême, *de race royale*, les croyants sont engagés dans l'œuvre de l'établissement du Royaume de Dieu; ils collaborent tous à la réalisation du grand dessein pour lequel le Père a envoyé son Fils sur la terre: le rassemblement de toute l'humanité avec tous ses biens sous le Chef qu'est le Christ, dans l'unité de l'Esprit.

Tandis que les membres de la hiérarchie travaillent à l'extension du Royaume surtout par l'exercice du ministère sacré, et que les religieux témoignent devant leurs frères de la transcendance du terme vers lequel tous nos efforts terrestres doivent s'orienter, les laïcs, « de par leur vocation propre, cherchent le Royaume de Dieu en gérant les choses temporelles et en les ordonnant selon Dieu ». C'est dans les travaux et les soucis de la vie ordinaire qu'ils sont appelés par Dieu à travailler comme de l'intérieur à la sanctification du monde. En orientant la création vers Dieu et en aidant ses frères à mener une vie plus sainte, le laïc doit imprégner le monde de l'esprit du Christ.

On voit combien ces considérations peuvent affermir le sens de la dignité de tous les baptisés et inspirer un grand respect pour tous ces hommes qui participent à la mission sacerdotale, prophétique et royale de Jésus-Christ. Au-delà de l'estime et du respect, c'est *l'amour* qui doit régner dans ce peuple de frères. « De même que les laïcs, par la condescendance de Dieu, ont pour frère le Christ, qui, alors qu'il est le Seigneur de tous, est venu non pour être servi mais pour servir, de même aussi ils ont pour frères ceux qui, établis dans le ministère sacré, enseignant et sanctifiant par l'autorité du Christ la famille de Dieu, la paissent de façon que soit accompli en tous le commandement nouveau de la charité. » (N. 32.)

Cette identité foncière des chrétiens entraîne pour eux une commune *responsabilité*. « Les Pasteurs savent qu'ils ont été institués par le Christ non pour assumer à eux seuls la mission de salut que l'Église a reçue à l'égard du monde, mais que leur charge magnifique consiste à « paître » les fidèles et à reconnaître leurs services et leurs charismes, de façon que tous à leur manière coopèrent unanimement à l'œuvre commune. » (N. 30.)

Il faut noter enfin, d'un autre point de vue, le caractère *cultuel* et *sacré* de l'activité de ce peuple. Rien

n'est profane dans l'activité d'un consacré. Tout geste prend ici sa place et sa valeur par rapport à l'offrande unique du Fils à son Père; tout est entraîné, les actions les plus communes comme les plus relevées, dans le mouvement de cette grande liturgie pascale.

### III

#### CATHOLICITÉ DE L'ÉGLISE

La notion de Peuple de Dieu se prête encore à montrer l'*universalité* de l'Église et la *variété des rapports* qu'on peut entretenir avec elle. Le peuple que Dieu se recrute, on sait que cela peut rejoindre les confins de l'humanité, et, d'autre part, inclure bien des degrés et des manières dans le rattachement à l'Église. « A cette unité catholique du Peuple de Dieu... sont appelés tous les hommes; lui appartiennent ou lui sont ordonnés de diverses façons soit les fidèles catholiques, soit les autres qui croient au Christ, soit enfin l'universalité des hommes, appelés au salut par la grâce de Dieu. » (N. 13.)

Ceux-là sont pleinement incorporés à la société de l'Église qui, ayant l'Esprit du Christ, vivent dans la triple communion d'une foi unique, de la célébration d'un même culte et de la concorde de frères réunis autour des mêmes chefs, les Évêques avec Pierre à leur tête. Le Concile rappelle aux catholiques que leur condition privilégiée n'équivaut pourtant pas à une confirmation en grâce, et que la faveur dont Dieu les a gratifiés leur vaudra, si leur fidélité n'y correspond pas, d'être jugés avec plus de rigueur.

Les baptisés qui ne professent pas la foi en son intégrité ou qui ne sont pas en communion avec le successeur de Pierre, l'Église se sait unie à eux par des liens nombreux. « Ceux qui croient au Christ et qui ont reçu valablement le baptême, dit le Décret sur l'œcuménisme, se trouvent en une certaine communion, réelle malgré son imperfection, avec l'Église catholique. » (N. 3.) « Au surplus, continue ce texte, parmi les éléments ou les biens dont l'ensemble construit et vivifie l'Église, certains, beaucoup même et de grande valeur, peuvent exister en dehors des limites visibles de l'Église catholique... Tout cela, provenant du Christ et conduisant à lui, appartient de droit à l'unique Église du Christ. » (N. 3.)

Quant à ceux qui n'ont pas encore reçu l'Évangile, ils sont ordonnés de diverses manières au Peuple de Dieu. En tête vient Israël, le peuple auquel ont été données les alliances et les promesses et à propos duquel saint Paul nous a dit que les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance. Il y a tous ceux aussi qui reconnaissent le Créateur, et parmi eux d'abord les musulmans, qui adorent avec nous le Dieu unique, juge plein de miséricorde. Ceux qui cherchent le Dieu inconnu dans les ombres et les figures, Dieu n'est pas loin d'eux,

lui qui fait tout subsister et qui veut le salut de tous les hommes. Enfin « la divine Providence ne refuse pas les secours nécessaires pour leur salut à ceux qui, sans faute de leur part, ne sont pas encore parvenus à une connaissance explicite de Dieu et font effort, non sans le secours de la grâce, pour mener une vie droite » (n. 16).

Ainsi l'Église, Peuple de Dieu, nous apparaît-elle vraiment chez elle au milieu des hommes. Elle n'est pas enfermée par les limites de l'organisme visible où Dieu a voulu qu'elle se réalisât en plénitude. Non seulement on la retrouve de quelque manière dans ces portions du monde chrétien où l'intégrité de l'héritage du Christ n'est pas conservée, mais elle a des connivences chez tout homme de bonne volonté: c'est encore à sa parole qu'il se conforme lorsqu'un homme obéit à la voix de sa conscience. L'Église n'est nulle part une étrangère ni une intruse.

On peut juger dès lors du souci qu'a l'Église de discerner et de vénérer tout ce qu'il y a dans le monde d'authentiquement chrétien et de noblement humain. Ainsi, tout ce qui se trouve de bon et de vrai même chez ceux qui ne connaissent pas Dieu de manière explicite, l'Église l'estime comme une préparation à l'Évangile et comme un don de celui qui éclaire tout homme venant en ce monde. « Par son activité, elle fait en sorte que tout élément de bien, présent dans le cœur et la pensée des hommes, ou discernable dans les divers rites et cultures des peuples, non seulement ne périclite pas, mais soit guéri, élevé et porté à la perfection. » (N. 17.)

\* \* \*

Sans doute, l'expression « Corps du Christ », plus usuelle dans le langage chrétien pour désigner l'Église, signale-t-elle plus nettement que la locution « Peuple de Dieu » la *nouveauté* que constitue l'« Israël véritable » par rapport au premier peuple élu: non seulement le Messie attendu a paru, mais il s'est révélé être le propre Fils de Dieu. Sans doute encore cette appellation exprime-t-elle mieux que « Peuple de Dieu » l'*unité*, vraiment extraordinaire, qui joint en un seul être ceux qui sont habités par l'unique Esprit du Christ. Enfin, le terme « Corps du Christ » suggère mieux que celui que nous avons considéré en ces pages le caractère *déjà céleste* d'une communauté dont le Chef est aux cieux. Le Concile, en favorisant une plus large utilisation de l'expression « Peuple de Dieu », aura mis en lumière la *cohérence des desseins* de Dieu, le caractère bien *concret* d'une communauté d'hommes que le Christ n'a pas voulu retirer du monde, mais seulement garder du Mauvais, le souci de la *dignité des personnes* dans une Église qui réunit sans confondre et distingue sans amoindrir, l'*ampleur* d'une œuvre qui veut réunir toute la création pour qu'elle chante la gloire de son Créateur et Sauveur.

# Le nouveau Général des Jésuites

Richard ARÈS, S. J.

LE 22 MAI DERNIER, à Rome, vers midi, au troisième tour de scrutin, le P. Pedro Arrupe, espagnol d'origine, mais japonais de séjour depuis plus d'un quart de siècle, était élu au poste de supérieur général de la Compagnie de Jésus. Aussitôt connue, la nouvelle suscita, pour ainsi dire dans le monde entier, même de la part des journaux communistes d'Italie, des commentaires favorables. De Rome, de Paris, de Madrid, de Francfort, de Londres, de New York, de Tokyo, etc., les agences de presse aussi bien que les correspondants particuliers ont loué chez le nouvel élu les dons d'organisation, la capacité de travail, le dynamisme de la volonté, l'imagination créatrice, le sens de l'humour, la largeur d'esprit, une expérience exceptionnellement diversifiée et quasi universelle, la promptitude enfin à saisir ce qui, dans les inventions modernes, peut accroître l'efficacité de l'apostolat.

Mettant le comble à ce concert d'éloges, la radio de Moscou a présenté le P. Arrupe comme un second Ignace de Loyola, dont l'ambition était de rendre à l'Ordre des Jésuites son ancienne puissance. C'était bien mal connaître le nouvel élu que de lui prêter une pareille ambition, lui qui a horreur de toute volonté de puissance, de tout triomphalisme, et qui répète, depuis son élection, que la Compagnie de Jésus doit se mettre tout entière, humblement, sans aucune restriction ni réserve, au service de l'Église. D'un autre côté, il est manifeste qu'entre la carrière d'Ignace de Loyola et celle du P. Pedro Arrupe, il existe de multiples ressemblances. Venu du pays basque, le premier étudia en Espagne, puis en France, de là se rendit en Italie avec l'espoir de passer en Terre Sainte et d'y demeurer; forcé par les circonstances il se fixa à Rome, sans jamais abandonner son idéal missionnaire. Venu du même pays, le second a fait sa médecine à Madrid, ses premiers pas dans la Compagnie en Espagne, puis ses études de philosophie et de théologie en Belgique et en Hollande, où il fut ordonné prêtre, enfin aux États-Unis, où il exerça son premier apostolat.

Il partait en 1938 pour le Japon où il devait séjourner jusqu'en 1965. C'est là qu'il révéla ses talents d'organisateur et de meneur d'hommes. Pour venir en aide à l'Église du Japon en pleine efflorescence, ainsi qu'à la petite communauté jésuite, il entreprit

une tournée de conférences dans les principales villes de l'Europe et de l'Amérique du Nord (il vint ainsi deux fois à Montréal parler du Japon). Se trouvant à Hiroshima lorsqu'y explosa la première bombe atomique, il se fit aussitôt médecin et convertit en hôpital le noviciat qu'il dirigeait; il raconta plus tard cette expérience dans un ouvrage intitulé *J'ai vécu la bombe atomique*. Sa croisade ne tarda pas à donner d'excellents résultats: les dons en argent et en hommes affluèrent au Japon, des paroisses nouvelles se fondèrent, une maison de retraites ouvrit ses portes et l'Université catholique de Tokyo connut un essor inespéré; de son côté, la petite communauté jésuite devenait vice-province en 1954 et province indépendante, quatre ans plus tard, ayant toujours à sa tête le P. Arrupe et, dans ses rangs, des religieux d'une trentaine de nations.

Le voici maintenant à Rome, dans cette ville où il n'était jamais encore venu, pressentant confusément, comme l'écrit un journal italien, qu'il y resterait s'il y venait. La tâche qui l'y attend est écrasante et réclamera toute son indomptable énergie. Il préside actuellement l'assemblée des délégués jésuites du monde entier chargés d'accomplir pour la Compagnie de Jésus l'œuvre que Vatican II poursuit pour l'Église. Dans son histoire déjà vieille de plus de quatre cents ans, jamais, semble-t-il, la Compagnie de Jésus n'a entrepris une remise en question aussi profonde et aussi universelle de ce qu'elle est et de ce qu'elle doit être dans l'Église et dans le monde. Jamais elle ne s'est interrogée avec autant d'intensité, voire d'anxiété, sur sa mission apostolique et sur les moyens qu'elle doit prendre pour la mieux remplir. Avec une totale franchise, elle a procédé à une analyse serrée et à une critique presque brutale de son mode de gouvernement, de ses ministères traditionnels, de la formation qu'elle donne à ses membres, de sa spiritualité, bref de son aptitude à répondre aux exigences spirituelles du monde moderne.

L'*aggiornamento*, même décidé par la Congrégation générale, ne se fera pas tout seul. Un homme présidera à l'exécution: le nouveau supérieur général, le R. P. Pedro Arrupe. Son idéal, il l'a déjà énoncé: Faire de la Compagnie de Jésus l'humble et efficace servante de l'Église.

Rome, le 6 juin 1965.

# Les Jésuites en 1965

Interview du T. R. P. Pedro ARRUIPE, S. J.

*Le nouveau Général des Jésuites donnait à la Radio-télévision française, le 28 mai dernier, une interview dans laquelle il définissait la mission des Jésuites en 1965. Ce texte inédit, que nous adresse le Père Arès, propose un programme d'apostolat inspiré à la fois par un esprit de fidélité à la tradition et d'aggiornamento.*

QUESTION. — Mon Révérend Père, comment peut se concevoir la mission des Jésuites en 1965, au moment où l'Église se renouvelle et se modernise par le Concile du Vatican ?

RÉPONSE. — La Compagnie de Jésus est tout entière au service de l'Église. Elle doit suivre en tout les directives du Pape et de l'Église. C'est donc évidemment dans l'esprit du Concile qu'elle doit poursuivre sa propre rénovation et sa modernisation.

En même temps, son propre effort de modernisation et de rénovation pourrait être aussi une contribution active à la rénovation de l'Église tout entière. Par son apport propre, par ses recherches, elle voudrait aider, pour sa petite part, à la solution des divers problèmes posés à l'Église par son *aggiornamento*.

Dans cet esprit, les Jésuites n'ont rien de mieux à faire que de mettre toutes leurs forces au service de l'Église, pour contribuer à la rénovation mondiale qui est en cours. Et je pense que la Compagnie de Jésus peut apporter un certain concours avec ses 36,000 membres, répandus par toute la terre et occupés à toutes sortes d'activités, scientifiques, sociales, éducatrices et évangélisatrices. Elle peut être aussi un instrument d'*information* utile à l'Église et un instrument d'*expérimentation* au service de la hiérarchie de l'Église.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, dans une période d'importance historique décisive, la Compagnie fondée par Ignace de Loyola a rendu des services signalés à l'Église et à beaucoup d'hommes. Nous sommes aujourd'hui dans un moment historique tout aussi important; nous nous trouvons dans un temps de gigantesque mutation et de transition. Ce qu'il faudrait alors, c'est que nous ne décevions pas trop les espoirs que l'Église peut aujourd'hui mettre en nous.

La Compagnie de Jésus se tourne résolument vers l'avenir, sans oublier ni le passé ni le présent. Elle apprécie les phénomènes humains sur la base d'une théologie de l'Histoire: c'est-à-dire que tout prend un sens en fonction de l'éternel, en fonction de Dieu. Mais cette vision n'interdit pas aux Jésuites d'apprécier aussi ce qui est changeant et variable dans le monde. Si nous sommes fidèles à ce double regard, nous serons de vrais continuateurs de saint Ignace et de ses premiers compagnons qui firent un apport de valeur à l'évolution des idées au temps de la Renaissance.

Q. — Les Jésuites travaillent beaucoup actuellement dans ce qu'on appelle le Tiers Monde. Quel rapport existe-t-il entre leur tâche missionnaire et l'aide aux pays en voie de développement ?

R. — Voilà une question qui peut provoquer quelque malentendu. Associer l'idée de mission à celle de pays « sous-

développé » pourrait signifier qu'on veut indiquer une relation entre l'évangélisation chrétienne et une forme quelconque de « colonialisme ». Il est donc important de bien préciser notre attitude.

C'est un fait que souvent l'action missionnaire se déroule dans des pays en voie de développement. Mais cette action tient à demeurer bien distincte de toute forme de colonialisme ou de néocolonialisme. Notre travail a un but essentiellement spirituel et évangélique.

Ce qui est vrai c'est que souvent les missionnaires s'efforcent aussi d'aider matériellement et culturellement les hommes parmi lesquels ils vivent. Parce qu'ils les aiment: c'est une affaire de charité. Les missionnaires veulent témoigner de leur foi en Dieu en aidant concrètement et en aimant concrètement les hommes. Mais il ne faut pas que cette aide matérielle ou culturelle puisse apparaître comme une pression destinée à forcer les consciences. Il ne s'agit pas de pression ni de contrainte. Quand les missionnaires apportent une aide, ils doivent l'apporter sans aucune discrimination entre les hommes, qu'ils soient chrétiens ou non chrétiens.

En fait, hier aussi bien qu'aujourd'hui, le travail culturel réalisé par les missionnaires est énorme. L'histoire des Jésuites elle-même est pleine de tels exemples. Mais encore une fois, il faut bien les comprendre, les interpréter. Surtout à l'heure actuelle, à un moment où l'humanité, avec raison, tient tellement au respect de la personnalité et de la liberté de l'esprit.

Q. — Comment les Jésuites, qui sont souvent nés dans les pays occidentaux, envisagent-ils le contact avec les autres cultures ?

R. — Je vous suis très reconnaissant de cette question. Elle est capitale et très actuelle.

Les Jésuites ont toujours essayé de s'identifier le plus possible avec les cultures des nations qu'ils évangélisaient. C'est la conséquence du respect et de l'admiration qu'ils ont pour ces valeurs humaines.

Presque toujours, ils ont réussi à découvrir dans les cultures diverses des trésors de valeur incalculable, alors que ces trésors demeureraient inconnus pour ceux qui ne faisaient pas l'effort de s'identifier avec ces cultures. Il suffit de rappeler l'histoire des Jésuites Ricci, Nobili, de Rhodes, dans les diverses nations d'Asie. Aujourd'hui, notre attitude demeure au fond la même.

Il y a, bien sûr, une différence. C'est que de nombreux pays d'Asie et d'Afrique cherchent aujourd'hui à adopter bien des choses de l'Occident. Cela pourrait donner l'impression, fautive en réalité, qu'ils veulent tout abandonner de leurs traditions et de leur manière d'être. En fait, il y a chez eux une immense aspiration à la promotion et au progrès, mais qui a besoin de trouver une juste orientation. Pour cela les missionnaires peuvent beaucoup aider. A une condition: si, tout en connaissant bien l'Occident, ils sont capables

d'aimer et d'estimer comme une seconde patrie les pays dans lesquels ils travaillent. A cette condition, ils peuvent contribuer à maintenir et à développer la personnalité propre de peuples engagés dans une transition si rapide; en même temps, ils sont capables de manifester les plus solides valeurs de la culture occidentale, ils peuvent donc faire comprendre ce qu'il y a de meilleur dans l'Occident, afin que les jeunes nations assimilent ce meilleur et pas seulement des débris de notre civilisation.

Pour tout cela, les missionnaires peuvent rendre un vrai service aux peuples dont ils ont voulu devenir membres.

Q. — Les Jésuites en Europe: quel doit être leur rôle en 1965?

R. — Je dirai d'abord que, comme dans le reste du monde, les Jésuites en Europe n'ont rien à faire d'autre que de servir l'Église selon les directives qu'ils reçoivent d'elle et du Pape. D'après ces directives, ils ont le devoir de se porter vers les tâches les plus difficiles, et aussi vers celles qui sont le plus urgentes et nécessaires.

Pour choisir les travaux à faire par les Jésuites, saint Ignace avait un critère: ce qui est *le plus universel* et ce qui est *le plus durable*. Aujourd'hui cela veut dire: porter une attention particulière aux *structures sociales*. Les structures sociales ont une influence décisive sur la vie des hommes. Nous sommes en un temps de restructuration sociale et économique, aussi bien dans les nations qu'au plan international. Si nous voulons travailler à ce qui est le plus universel et le plus urgent nous devons nous préoccuper profondément de ces structures en cours de transformation.

En appliquant le critère de saint Ignace, nous pouvons dire encore que les Jésuites doivent travailler à aider les catégories sociales placées aux deux extrêmes: d'une part, ceux qui souffrent de la plus grande pauvreté, d'autre part ceux qui représentent la culture intellectuelle la plus avancée. Voilà donc deux domaines essentiels pour notre apostolat.

Il y en a un troisième qui me paraît essentiel: celui des moyens de communication de masse, radio, télévision, presse. Au temps de saint Ignace, la Compagnie a accompli un immense travail d'éducation et de culture, en employant tous les moyens de l'époque: l'imprimerie, le théâtre, les études classiques, etc. Aujourd'hui, ces moyens sont fréquemment remplacés par d'autres: télévision, radio, cinéma, etc. Dans ce domaine donc, nous souhaiterions apporter dans l'avenir une contribution à la mesure de nos forces. Sans oublier, bien entendu, les moyens traditionnels d'éducation de la jeunesse, ni les travaux spirituels comme la prédication et les retraites.

La formation des laïcs aura certainement dans l'avenir une très grande importance: depuis le Concile, la place des laïcs dans l'Église est mieux marquée. Nous devons les aider de toutes nos forces; car c'est par eux que peut s'accomplir pleinement l'œuvre de « consécration » du monde. Tout cela n'est pas absolument nouveau, mais cela prend de plus en plus d'importance aujourd'hui.

Je pense aussi que la Compagnie de Jésus peut rendre encore un autre service. Elle est universelle; elle est de toutes les nations. Elle devrait donc aider à la connaissance mutuelle et à la compréhension entre les nations, entre les continents, entre les cultures. Vous savez que c'est là un point capital aujourd'hui: il y va de la *paix* et il y va du progrès culturel et technique.

Il ne fait pas de doute non plus que toute culture est une manifestation de l'esprit humain. L'esprit humain est universel mais il se manifeste de différentes manières selon les nations et selon les époques. Aider à la compréhension des cultures diverses, des diverses nations, favoriser leur contact, c'est travailler à leur complémentarité et à leur enrichissement mutuel. Les Jésuites devraient y aider un peu pour leur part. C'est encore un moyen pour eux de porter témoignage de l'amour universel de Jésus-Christ, dont ils portent le nom en s'appelant — avec une lourde responsabilité — Compagnie de Jésus.

## La liberté de la presse dans les États d'Afrique

Simon KIBA \*

LE CONCEPT DE LA LIBERTÉ DE LA PRESSE constitue, dans les pays occidentaux, l'une des pierres de touche de la démocratie, et le pays dans lequel elle n'est pas respectée est souvent sévèrement jugé. Lorsqu'il s'agit d'un pays en voie de développement, un tel jugement comporte une grande part d'injustice, car il méconnaît les conditions propres à ce pays. Une liberté ne s'exerce pas dans l'absolu:

elle s'inscrit dans un cadre économique, social, politique et culturel.

Dès lors, la question qui se pose n'est pas de savoir si la liberté de la presse existe dans les pays en voie de développement, et notamment en Afrique, mais plutôt de se demander si une telle liberté est non seulement possible, mais souhaitable, et aussi d'en fixer le contenu.

### Liberté et responsabilité

Les pays africains se trouvent dans une situation particulière. Ils se heurtent à deux obstacles principaux, l'un d'ordre politique, l'autre d'ordre économique: ayant accédé

\* SIMON KIBA est, depuis 1963, le directeur d'*Afrique Nouvelle*, hebdomadaire d'information générale et d'inspiration catholique, fondé à Dakar (Sénégal) en 1947. Il reprend ici, à l'intention de nos lecteurs, les pages principales d'une conférence donnée au Congrès de l'Union internationale de la presse catholique tenu récemment à New York.

depuis peu à l'indépendance, ils doivent prendre leur sort en main, organiser l'État, donner aux habitants une conscience nationale; simultanément, ces pays ont une bataille à livrer contre le sous-développement qui les caractérise. Ces deux combats sont étroitement liés, et doivent être menés de front. L'enjeu de cette bataille, c'est le droit d'entrée dans le monde de la civilisation technique avec un droit complet de participation et de responsabilité.

Parmi les armes dont disposent les dirigeants de ces pays, il en est une de choix, celle constituée par les moyens d'information en général, et par la presse en particulier. Toute analyse honnête du problème de la liberté de la presse dans les pays africains doit partir de ces données.

La presse doit être libre, certes; elle doit être aussi responsable. Dans les pays en voie de développement, nous pourrions même dire qu'elle doit être *surtout* responsable. Tout le problème réside dans le fragile équilibre qui doit être instauré entre la liberté et la responsabilité du journaliste. Responsable dans sa collaboration avec le pouvoir politique en vue de promouvoir le progrès économique et la cohésion nationale, il est aussi responsable devant les personnes dont il doit défendre les droits et les libertés fondamentales contre l'inhumanité des impératifs économiques et le totalitarisme de l'efficacité politique.

Il est un autre problème qui découle directement de l'état de sous-développement dans lequel se trouvent les pays africains. La presse se heurte à des difficultés économiques considérables, car elle est elle-même sous-développée. Les moyens de communication sont insuffisants, les journalistes formés font défaut, les capitaux aussi. Les journaux ont de faibles tirages et n'arrivent que très difficilement à équilibrer leur budget, faute de ressources publicitaires. L'État est parfois le seul à pouvoir se permettre d'éditer à perte des journaux.

Or, c'est surtout dans les pays sous-développés qu'on se rend compte de l'importance de la presse. En effet, le désir de connaître l'actualité se double du désir de s'enrichir intellectuellement. La presse renseigne sur la vie d'autres régions et d'autres continents. Elle montre comment les hommes d'autres pays réagissent devant les grands événements de la vie: naissance, mort, jeunesse, famille. Elle fait connaître les conceptions spirituelles ou matérielles d'autres hommes: Dieu, la liberté, le développement économique, l'utilisation des ressources naturelles.

### Le milieu traditionnel et sociologique africain

La presse que nous avons en Afrique au début du siècle était plutôt un embryon de presse. Aujourd'hui, elle tend à se développer sous l'influence de deux facteurs: le développement des moyens de communication et les progrès de l'instruction.

Sous ce vocable de moyens de communication, entendez tout ce qui facilite les rapports entre les hommes, depuis les petites pistes de brousse, les marchés régionaux, les fêtes locales — moyens d'information lents et fort imprécis — jusqu'au téléscripteur qui, en 30 secondes, met l'Afrique au courant de ce qui se passe à San Francisco.

Ce n'est que petit à petit que les moyens modernes de communications se sont améliorés. Il y a vingt-cinq ans, la société traditionnelle africaine était beaucoup plus petite et plus fermée. Aujourd'hui il est possible d'aller de Dakar à Madagascar en une journée d'avion, et de téléphoner de Bamako à l'Alaska. On lit la presse européenne, américaine

asiatique. A toute heure, le téléscripteur apporte les nouvelles des autres pays d'Afrique et du monde. Ces faits ont révolutionné la conception de la presse en Afrique. Elle n'est plus seulement l'affaire de quelqu'un; elle concerne tout le monde, car on peut vérifier à tout moment la valeur informative d'un journal, d'une station de radio ou de télévision.

Malgré cette révolution, la presse africaine est seulement en voie de développement, parce que ces grands moyens de communication ne sont pas tous à son entière disposition, ni sous son contrôle intégral. Aussi les compagnies aériennes, les grandes agences de presse et même les journaux africains dépendent du bon vouloir de l'Europe et des États-Unis. La presse africaine se trouve à peu près au niveau du développement des États: il lui faut l'assistance technique des pays industrialisés ou développés.

### Le milieu culturel

Autre facteur important, le développement rapide de l'instruction. Il est certain que, même au rythme de 10% de scolarisés par an, dans vingt ans, la presse aura de nouveaux devoirs envers ses clients.

Instruit, l'Africain se jette sur les journaux. Il n'a pas le choix comme l'Européen qui peut être guidé, depuis le « Tintin et Milou » que ses parents lui achètent à l'âge du primaire, jusqu'au jour où, ayant choisi sa voie, il choisit aussi ses lectures. On ne voit pas, en Afrique, des kiosques à tous les coins de rues. L'Africain lit ce qui lui tombe sous la main. Et l'on sait qu'à force de lire et de relire le même journal, on en arrive à penser comme lui. Le désir même d'apprendre à lire a conduit des milliers d'Africains à acheter un journal. On commence par énoncer les grands titres, puis on s'essaie aux petits caractères.

Il ne faudrait pas croire que tout scolarisé devient automatiquement un abonné de la presse. L'instruction n'est pas synonyme de richesse, ni d'aisance. Et même si la plupart des Africains instruits ne sont pas chômeurs, leurs besoins matériels sont si grands qu'ils ne peuvent se permettre d'acheter beaucoup de journaux. Avant de s'abonner à un journal, l'Africain pense à construire sa maison, à se procurer un moyen de locomotion, à s'acheter une robe pour la prochaine fête, à élever son niveau de vie. Une seule exception: la *radio*. Un Africain qui le peut ne se privera pas d'un poste-radio, à transistors ou non, parce que le poste est un bien durable qui fait partie du niveau de vie, et qui permet de se mettre au courant de la vie du pays et du monde.

### Parti unique et liberté

Dans un tel contexte, la presse peut-elle et doit-elle aspirer à la liberté? On remarquera que la presse africaine est tout d'abord une presse d'information. Néanmoins, on y trouve beaucoup d'articles de fonds, car les journaux ont cette caractéristique particulière qu'ils ambitionnent tous le rôle de guide pour ceux qui savent lire. De ces articles de fonds naissent les différences, sinon les divergences, au sein de la presse africaine, et nous en arrivons ainsi à la presse politique.

La politique intérieure de la majorité des États se place sous le signe d'un parti unique, quand ce n'est pas sous le nom d'un seul homme. Il s'ensuit que la presse politique est la plupart du temps monocolorée: n'existe souvent que la presse du parti. Celle-ci donne la priorité aux activités et aux discours du président de la République qui est toujours, ou presque, le chef du parti. L'équipe qui fait le journal sait

très bien que son journal n'est pas très lu. Elle s'obstinera à le publier. S'il y a parfois dans ces journaux des indications précieuses sur la vie politique du pays, la plupart du temps leur lecture est fastidieuse.

On ne peut, cependant, reprocher à tous les gouvernements de gaspiller des millions pour faire un journal. Il peut arriver que personne n'ait envie de lancer la presse privée ou même demi-gouvernementale. C'est le cas en Mauritanie. Un pays ne doit pas être entièrement privé de moyens d'information et d'éducation. Mais, là où se trouvent des moyens de communication sociale, là où la presse existe, est-il bon de tant dépenser pour publier des journaux qui ne sont pas lus? Même si l'on ne veut pas faire servir cet argent à l'hygiène publique et à la construction d'écoles, mieux vaudrait en faire profiter les émissions éducatives de la radio. De plus, et ceci en vertu du principe de la liberté de presse, un parti même gouvernemental ne devrait fonder un journal qu'avec les propres fonds du parti, et à la condition que l'appareil administratif, à la disposition de tous, ne fasse pression sur personne pour l'obliger à lire cette presse, comme il arrive malheureusement, parfois même sous peine de sanction.

Dans la presse politique, nous trouvons, au Sénégal comme dans d'autres États, des journaux semi-gouvernementaux. Il s'agit des journaux qui se contentent de quelques informations neutres, et dont les capitaux tiennent avant tout à prospérer. Ces journaux refléteront le point de vue officiel. Ils ne feront jamais place à la voix de l'opposition. Souvent aussi, les capitaux seront européens. C'est le cas notamment des journaux français du Maroc, objet de litige entre le gouvernement marocain et la presse à capitaux marocains. Le roi du Maroc protège la presse *Mas*, du nom du propriétaire des grands quotidiens marocains, pour la simple raison que cette presse soutient en tout et toujours le roi. La presse marocaine demande sa disparition. Elle veut rester seule et se sentir moins colonisée. Elle veut surtout pouvoir vivre grâce au tirage et à la publicité.

Enfin, nous avons les journaux indépendants. Ce sont ceux qui n'acceptent ni les subventions, ni les directives d'un gouvernement ou d'un parti, ou qui sont tellement techniques que le gouvernement et le parti s'en désintéressent. Les journaux catholiques sont à mettre dans cette catégorie.

### Presse catholique et liberté de presse

C'est le problème crucial de l'Afrique. Il s'agit de s'entendre sur cette liberté, sa définition et ses limites.

Souvent, quand on interroge l'adversaire du régime, il jure que, porté au gouvernement, il rétablirait l'entière liberté de presse. Hélas! la chose s'est avérée fautive à Brazzaville, au Dahomey, au Ghana, à Zanzibar où, après les révolutions qu'on sait, la presse d'opposition n'existe plus.

La liberté de presse en Afrique est comme la politique, elle n'intéresse qu'une élite, et cette élite ne pense à s'en servir que pour renverser le gouvernement quand elle est dans l'opposition, et que pour l'appuyer quand elle est au pouvoir. Il est inconcevable qu'un illettré puisse vraiment jouer un rôle important dans une Afrique qui cherche à gagner son retard sur les civilisations dont la technique est déjà avancée. Le pouvoir étant détenu par l'élite, il ne saurait passer aux mains d'ouvriers et de paysans qui sont sans culture et dont le problème est de survivre, d'autant plus que les organisations syndicales ouvrières sont à l'image des gouvernements: des émanations plus ou moins directes du parti unique, sauf quelques rares syndicats d'inspiration chrétienne.

Le principe, toutefois, demeure. Une saine liberté de la presse doit exister, qui accepte la critique constructive et les conseils, et rappelle de temps à autre au pouvoir quels sont les droits des citoyens. La liberté de presse suppose que l'on n'oblige pas les journaux autorisés à publier les louanges du parti et à pratiquer le culte de la personnalité. La plupart des chefs d'État d'Afrique n'aiment pas qu'on leur pose des questions, encore moins quand ils ont été « élus » à 99.99%. La liberté de presse exige encore que les journalistes aient le pouvoir effectif de se renseigner, tant aux sources publiques que privées, afin de porter un jugement objectif. Enfin, la liberté de presse implique la liberté de circulation de la presse. Or les faits nous montrent que les gouvernements et les partis africains ont leur conception à eux de cette liberté de presse.

Le rôle le plus important de la presse catholique en Afrique consiste à se référer toujours à l'homme qui est matière et esprit. La priorité dans nos pays sous-développés allant d'abord à la construction d'une économie solide, la tentation est facile de considérer l'homme uniquement comme un outil de production et de consommation; ou comme un instrument aux mains de techniciens planificateurs, au grand dam de sa liberté et de sa dignité.

Le rôle, donc, de la presse catholique est de rappeler qu'une nation ne se construit économiquement que sur certaines bases humaines. Et tout d'abord sur le respect de la famille. La promotion de la femme africaine est notre souci constant. Elle est un facteur essentiel d'une croissance économique rapide et harmonieuse. Évidemment, les mœurs matrimoniales sont si diverses en Afrique qu'il faut prendre garde à ne pas traiter ce problème à la légère. Il serait plus nuisible qu'utile de proposer des solutions idéales et radicales qui déséquilibreraient la société. Le mieux ici est l'ennemi du bien.

La construction économique d'une nation en voie de développement demande aussi que tous les citoyens s'intéressent à l'État. Or, la notion même d'État n'est pas facile à faire entrer partout, et l'idée du bien commun s'affronte à des coutumes et à des principes tribaux qu'il faut, soit combattre parce qu'ils freinent le développement, soit adapter parce que si leur fond est excellent, il leur manque un dynamisme d'organisation.

\*  
\*                      \*  
\*

La presse catholique africaine doit donc se préoccuper de la construction économique et, en même temps, garder sa « liberté des enfants de Dieu ». Cette presse comprend que l'Afrique ait hâte de construire, mais elle sait par expérience que la méthode qui consisterait à vouloir construire son pays en appliquant, sans les adapter, des normes étrangères, échoue régulièrement en Afrique. Inutile de donner des exemples: ils sont nombreux. Et si la presse catholique encourage l'enthousiasme populaire pour les chefs de la nation, qu'on n'aille pas croire qu'elle veut s'en faire des amis: ces chefs représentent une unité sans laquelle aucun travail n'est possible. La presse catholique sait faire les mises en garde quand il est nécessaire. Mais il faut bien se dire qu'il n'est pas dans l'intérêt des Africains de se lancer dans la critique négative, dure, amère. Notre vie politique est trop fragile pour nous permettre d'agiter les masses et d'augmenter le nombre des mécontents. Ce n'est pas la presse ni ses appels à la raison et au calme qui les apaiseront et les contrôleront, le jour des révolutions sanglantes.

Pour toutes ces raisons, la liberté de presse en Afrique ne saurait être celle de l'Europe ou de l'Amérique.

# “Carnet de notes” de Jacques Maritain

Luigi d'APOLLONIA, S. J.

« CARNET DE NOTES », dit une étiquette d'agenda sur la couverture. Au juste, où ranger cet ouvrage de Maritain au titre si dépouillé, qu'on nous présente dans une bure franciscaine? Aux bibliothécaires armés de bibliothéconomie de se débrouiller. Le livre est là. Et cela nous suffit.

Originellement, nous confie Maritain, c'est un ouvrage posthume qu'il avait en vue. Les notes personnelles de Raïssa trouvées dans des enveloppes et des carnets, et publiées sur la demande de quelques amis lui ont fait changer d'avis. Ce travail terminé, — qui fut dans le labeur de toute sa vie « la plus haute bénédiction » dont il ait eu à rendre grâce. — il revient à ses propres carnets. Il en tire des fragments, les groupe, les commente, les complète. S'il y éveille les échos du passé, les voix de la sagesse, les murmures de la grâce invisible, les sujets d'ordre personnel ne sont touchés que d'une « manière extrinsèque et documentaire ». Les secrets de l'intimité sont jalousement gardés, parce que sur terre il y a des choses qu'on réserve pour Dieu seul. De même les lois de la discrétion à l'égard des autres sont-elles strictement respectées. Par générosité? Non pas, oserais-je dire. Par savoir-vivre. Mais comment ne pas souhaiter que son propre « Journal » paraisse un jour? Qu'il nous laisse en partant la clé de la maison! N'est-il pas bon, comme il l'avait lui-même dans l'Avertissement du *Journal de Raïssa*,

que soit montré aussi quelque chose des profondeurs d'amour accessibles à ce même être humain quand il cherche Dieu à tout prix et lutte et souffre pour le salut de ses frères tout en étant mêlé, lui aussi, aux combats du monde et aux aventures de l'intelligence, de l'art et de la poésie?

La lampe ne doit pas rester sous le boisseau, dit aussi l'Évangile. Et si les notes de Raïssa, se rapprochant et se fondant, lui ont révélé une figure bien-aimée, mais plus pure, plus haute et comme neuve, dont l'oraison de simple regard était l'âme invisible et la réserve une des notes distinctives, pourquoi priver nos âmes de la même bénédiction?

*Carnet de notes* n'est pas ce livre. Comme on dit en Amérique, c'est un « companion book » au *Journal de Raïssa*. Malgré l'infirmité des mots, je ne sache pas d'expression plus juste pour définir ces deux livres de deux âmes unies comme par une seule respiration, et qui n'ont rien écrit ou publié l'un sans l'autre, ni rien souffert, espéré ou aimé.

## Naissance d'un chrétien

Le livre ouvre sur de « vieux souvenirs d'avant le baptême ». Nous rencontrons un garçon de 13 ou 14 ans, déjà « traître à sa classe », fuyant les amis de sa mère et se réfugiant, le soir, auprès du mari de la bonne grosse et toute dévouée cuisinière. M. François Baton est travailleur manuel, terrassier de son métier et, qui plus est, lecteur fidèle de la *Petite République*, c'est-à-dire « prolétaire conscient et

organisé ». Auprès de lui, l'enfant devient socialiste; mais, à 16 ans, l'adolescent qui jouit des « privilèges bourgeois » se sent tellement indigne de l'être qu'il a honte de s'instruire et de « se délecter à lire », alors que les prolétaires suent à grosses gouttes: « ... la gaieté et l'espérance révolutionnaire devraient être réservées aux seuls travailleurs opprimés », écrit-il au brave terrassier. Il lui promet de vivre pour la révolution: « Et certes, tout ce que je pourrai penser et savoir, je le consacrerai au prolétariat et à l'humanité... »

Maritain transcrit cette lettre en toute simplicité. Il n'a pas à rougir de son ton fiévreux, de son « amphigouri », ni à s'excuser de ce débat de conscience qui agitait ses jeunes années. S'il prendra en horreur le feu mauvais, les lieux communs révolutionnaires, les ténors de guinguette et de brasserie, l'amour du peuple ouvrier ne sera pas renié, ni le vœu révoqué. Qui en douterait n'aurait qu'à réfléchir sur la distinction qu'il fait dans *Raison et Raisons* entre l'ordre de l'activité sociale et politique et l'ordre de la communion de vie, de désir et de souffrance. *Agir* avec le peuple est une chose; *exister* avec le peuple, souffrir avec lui, porter sa peine et son fardeau est une tout autre histoire. La faiblesse de beaucoup de mouvements politiques et parfois leurs affreuses folies n'ont pas d'autre cause que l'oubli de cette condition préalable.

Avant de lui « faire du bien », et de travailler pour son bien; avant de faire ou de ne pas faire la politique de ceux-ci ou de ceux-là qui se réclament de son nom et de ses intérêts; avant de peser en conscience le bien et le mal qu'il faut attendre des doctrines et des forces historiques qui le sollicitent, et de choisir entre elles, ou peut-être, dans certains cas exceptionnels, de les pareillement refuser — on aura choisi d'exister avec lui et de souffrir avec lui et de faire sienne sa peine et sienne sa destinée. (*Raison et Raisons*, chap. XI, « Exister avec le peuple ».)

Celui qui a écrit ces lignes, en 1937, cette « espèce de romantique de la justice », le voici, au soir de la vie, chez les Petits Frères de Jésus, à Toulouse, vouant le temps et les forces qui lui sont mesurés aux activités d'ordre évangélique, rendant ainsi témoignage à l'amour et à la piété fraternelle où les véritables œuvres politiques ont leur source vitale, cachée ou connue. Le vœu de servir « le prolétariat et l'humanité » a pris une forme très pure que ne pouvait prévoir l'adolescent oisif qui, « sans rien faire, sans rien créer, sans suer », se nourrissait « avec une tiède satisfaction du pain du corps et du pain de la science ». Il est mort fou, François Baton, le pauvre terrassier; mais l'adolescent qui condamnait le pain de sa propre bouche allait apprendre que le « prolétariat » et les « masses » dans le vocabulaire politique et profane sont, dans le vocabulaire de l'Évangile, les « pauvres » et les « foules » dont le Christ avait pitié.

Ce souvenir est le seul que Maritain ait retenu d'une lointaine adolescence. Il faut croire que c'est à dessein.

Des notes suivent, brèves. Des citations de *Raïssa*, déjà toute tournée vers l'Inconnaissable et vers le fond de son

âme. Des serments irrévocables. Des notes sur les idéalistes, les communautés. Des vers aussi à la manière de Baudelaire dont il est fou: « Partir. — Vers le soleil, les pays de vie... » Ou encore: « Vois, le jardin se meurt lentement sous la pluie... » Puis, cette entrée de notaire: « 26 novembre 1904. — Mariage de Jacques et Raïssa. » Et à la page suivante:

Raïssa, 9 octobre. — Au milieu de la nuit, elle a été réveillée par ces paroles qu'elle a entendues: « Vous cherchez toujours ce qu'il faut faire. Il n'y a qu'à aimer Dieu et le servir de tout cœur. »

Commencer de réciter l'oraison dominicale au début de novembre 1905.

Parmi le « fatras » de ces carnets de jeunesse, Maritain recopie ici des extraits d'un petit traité sur l'action humaine, non sans confusion, on le pense bien, lui qui interdit que soit publié après sa mort n'importe quel écrit « entaché des maladresses et du style ampoulé propres aux œuvres de jeunesse ». Évidemment, le philosophe n'est pas fier, loin de là, de ce qu'il appelle des « élucubrations arrogantes et naïves », ni de certaines inventions verbales qu'un « faiseur de gags » apprécierait. Tant d'écrivains n'ont pas cette pudeur, qui font le plus de bruit possible et finissent par sombrer dans la popularité.

Si Maritain donne des passages de cet essai, c'est donc à titre de document. Et il est vrai que ces pages où le jeune agrégé — encore bergsonien, mais travaillé par l'intuition de l'être et déjà sous l'influence de Bloy — cherche à redécouvrir « l'antique distinction du temporel et du spirituel » traduisent l'état d'âme d'un être déchiré entièrement par le besoin de mettre la *fin dernière* ailleurs que dans l'humanité et son salut temporel symbolisé par la révolution. Tout à l'heure, le vocabulaire excité de l'adolescent cachait sous des poncifs révolutionnaires un amour naïf, mais vrai, du petit peuple. Ici, le vocabulaire infortuné trahit au sein d'une sorte de désespoir métaphysique un amour de la vérité qu'on ne lui arrachera pas du cœur.

Changer de *fin dernière*, c'est se convertir. Se convertir, c'est se faire retourner comme un gant. L'essai sur l'action humaine a été composé de janvier à mars 1906. Il note le *jeudi soir, 19 avril*.

Mort de Curie, le crâne écrasé par un camion. Brève dépêche du *Temps*: « Un passant a été écrasé, rue Dauphine. On a trouvé sur lui des carnets au nom de M. Curie. » Les imbéciles qui se moquent de Pascal et de son accident de voiture! — Cela veut dire que l'homme de génie doit être prêt à mourir comme tout homme, — un pauvre; c'est-à-dire que l'intelligence n'est *rien* devant la mort. Or personne ne le croit sauf les chrétiens.

Suit immédiatement cette entrée rapide:

11 juin 1906, Saint Barnabé — Baptême de Jacques, Raïssa et Véra, à l'église Saint-Jean-l'Évangéliste (Montmartre).

Longue et douloureuse élaboration du sens de Dieu. Il se croyait athée ou simplement agnostique. S'il lui arrivait d'employer ce mot de Dieu, il lui prêtait un « sens purement poétique ou mythique ». Le voilà baptisé, à compter parmi ces chrétiens dont, il n'y a pas si longtemps, il parlait avec dégoût...

Les années qui suivent la conversion sont d'ordinaire des années d'enfance spirituelle. Comme l'enfant découvre le ah! des choses visibles, le baptisé est dans l'émerveillement des choses invisibles. Dans l'un et l'autre cas, un travail prodigieux s'accomplit pour conquérir un monde. Les trois,

Véra, Raïssa et Jacques, forment une petite communauté. On assiste à la messe, on dévore les vies de saints et les livres de spiritualité, on utilise des pratiques spirituelles dont quelques-unes, Dieu merci, sont vite abandonnées, on découvre la *Somme théologique*: c'est une délivrance, une inondation de lumière. Maritain s'imaginait un temps que, pour être chrétien, il faudrait renoncer à l'intelligence et à la philosophie. La vérité objective fuyant comme la beauté objective, le doute vrai, même sur le doute, la raison tournant sur elle-même à vide, tout cela est fini: l'intellect a trouvé sa patrie, une fois pour toujours. Malgré les souffrances de santé, les incompréhensions, les discussions de famille, et même s'il a accepté de faire pour la maison Hachette un *Dictionnaire de la Vie pratique* qui l'ennuie royalement, et l'empêche d'étudier la théologie, une joie ailée flotte sur ces années. L'air est léger, n'offre aucune résistance: il marche dans l'espace entre ciel et terre.

Soudain, son bonheur lisse et tendre comme un bonheur d'enfant s'évanouit. Le voici assailli de violentes tentations: « Fini d'être porté dans les bras, j'étais brutalement mis à terre ». La foi n'est plus l'évidence même. Elle est une nuit — une nuit plus proche de Dieu que le jour, plus désolée aussi, avec ce vent noir qui n'arrête pas de gémir.

Je me souviens de longues heures de torture intérieure, rue de l'Orangerie (Versailles), seul dans la chambre du quatrième dont j'avais fait une espèce de réduit pour le travail. Je me gardais d'en parler. Je suis sorti de cette épreuve, par la grâce de Dieu, très fortifié; mais j'avais perdu mon enfance. Je me consolais en pensant qu'il avait sans doute fallu ça, si je devais être de quelque service aux autres.

Le secret de la sainteté est de laisser faire la prudence de Dieu qui nous aime, mais d'un amour qui n'est pas le nôtre.

Me suis-je trop attardé sur ces « vieux souvenirs »? Je m'aperçois que Maritain n'a même pas encore commencé de lire Jean de Saint-Thomas ou de professer ses cours sur Bergson à l'Institut Catholique... Les commencements sont infiniment précieux, et l'amour de la justice, de la vérité, de l'oraison composeront la substance de sa vie et de sa pensée. Il court dans le *Carnet*, à travers les notes brèves, les commentaires, les remerciements aux guides, compagnons et protecteurs, un ordre intérieur et formel qui se moque tranquillement de l'ordre.

## L'action d'un chrétien

Nous retrouvons les Maritain à Versailles, puis à Meudon. A Versailles, ils reçoivent des amis personnels et des étudiants de l'Institut Catholique pour qui la vie spirituelle et les études en la sagesse étaient la grande chose. D'autres étaient admis à ces rencontres qui y prenaient quelque intérêt. Nul souci de briller ou de jouer la vedette. Pas de feux d'artifice, mais de la lumière.

Ainsi se sont constitués les cercles d'études thomistes qui allaient à Meudon, entre 1923 et 1939, former un foyer de vie spirituelle et intellectuelle particulièrement pure et intense dont il n'y eut pas d'égal entre les deux guerres. Artistes et membres de l'Institut s'y coudoyaient, étudiants et professeurs, jeunes et vieux, laïques et religieux, écrivains déjà célèbres et d'autres qui allaient le devenir. « Quelques-uns étaient déjà experts en saint Thomas, les autres faisaient leur apprentissage avec lui, les autres ne connaissaient rien ou à peu près rien. »

L'idée fondamentale était de mettre en œuvre à la fois, dans le concret des soucis et des besoins de nos esprits,

des choses que nous savions diverses en essence, mais entre lesquelles il s'agissait de faire en nous l'unité — raison et foi, philosophie et théologie, métaphysique, poésie, politique et la grande bousculade de connaissances et de questions nouvelles apportées par la culture moderne.

Je feuillette rapidement ces pages du *Carnet*, et je vois qu'Henri Ghéon lit son *Saint Maurice*, Étienne Borne fait un exposé sur la notion de travail ou sur Blondel, Michel Riquet sur la notion de propriété (excellent, note Maritain), Olivier Lacombe sur la logique bouddhiste, la morale hindoue, le Nirvana, la *Baghavat Gita*, l'abbé Journet sur les sacrements (admirable, note encore Maritain), On le voit, on n'avait pas peur des grands problèmes philosophiques ou théologiques « traités dans leur technicité ».

Dans ce foyer sont nées les rencontres interconfessionnelles avec Berdiaeff, les collections comme le *Roseau d'or* et les *Iles* qui ont publié Bernanos et Ramuz, Julien Green et Claudel, Cocteau, Reverdy et Max Jacob, Chesterton et Stanislas Fumet, Henri Massis et Henri Ghéon... Emmanuel Mounier lancera *Esprit*, le Père Bruno les *Études carmélitaines*, et Jean de Fabrègues deviendra le directeur de *La France catholique*... Tant d'âmes y trouveront la lumière de la foi, d'autres leur vocation religieuse: Michel Riquet deviendra jésuite, le prince Ghika prêtre, Louis Massignon, le grand arabisant, finira prêtre lui aussi, et l'abbé Journet... cardinal, à sa grande confusion.

Maritain parle de ces choses avec une grande objectivité, sans la moindre trace de vaine gloriole, comme si un autre que lui-même y avait été mêlé: c'est la simple vérité qu'il constate. « Le vieil arbre rompu » par les ans et les épreuves, comme il se décrit lui-même, avec quelques racines seulement dans la terre mais qui portent encore des fruits, était alors plein de branchages, et les oiseaux du ciel y venaient faire leur nid. C'est que les réunions des cercles d'études se complétaient par des retraites annuelles prêchées par le Père Garrigou-Lagrange, O. P. Raïssa, la première, en eut l'idée, et elle les portait devant Dieu et dans son cœur.

Le nombre des retraitants (comme celui des assistants aux réunions mensuelles) augmentera d'année en année. Ils étaient une trentaine à la première (Versailles, 1922). A la fin, ils seront de deux à trois cents, hommes et femmes, prêtres et laïques, jeunes et vieux, venus d'un peu partout, et de tous les coins de l'horizon intellectuel. Or, à ces retraitants dont la plupart étaient loin d'avoir pâli sur les œuvres mystiques,

le P. Garrigou-Lagrange donnait comme nourriture des sermons qu'il aurait prêchés à des contemplatives cloîtrées et des instructions qu'il aurait prononcées devant ses étudiants de l'Angelicum ou ses collègues de l'Académie Saint-Thomas. Et cette nourriture était reçue de tous avec joie et avec un réel profit.

Tout cela eût été impossible sans un noyau important d'hommes de pensée thomiste, décidés, à l'exemple de saint Thomas lui-même, d'assurer l'unité profonde entre leur vie spirituelle et leur vie intellectuelle. Car Maritain se dit convaincu qu'il est impossible de maintenir le thomisme « dans son intégrité et dans sa pureté sans les secours spéciaux de la vie d'oraison ». C'est, toutefois, Raïssa encore qui eut l'idée d'un vœu d'oraison, vœu strictement privé qui n'aurait rien à voir avec les vœux de religion ou d'un tiers-ordre, mais beaucoup avec le désir de se donner à la perfection chrétienne et de relever du régime des conseils évangéliques, tout en restant dans le siècle. C'est pour les membres des cercles d'études que les Maritain ont composé le petit livre *De la vie d'oraison*, hors commerce d'abord, puis, à la demande d'amis, publié en librairie.

Le vœu d'oraison était l'âme et le garant de l'œuvre à réaliser, mais l'œuvre elle-même était inconcevable sans un climat d'amitié et de liberté, sans une « atmosphère féminine ». Les membres « étaient reçus au foyer d'une famille, ils étaient les hôtes de Raïssa Maritain ». Avant tout, il y avait donc Raïssa dont « le regard et le sourire illuminaient notre humble salon... avec l'amour fou de la vérité qui brûlait en elle ». Il y avait aussi la petite sœur de Raïssa, Véra « silencieuse et diligente, qui prenait soin de chacun, et écoutait passionnément la discussion, non sans prier en secret pour que tout allât bien ». Elle n'avait pas la culture extraordinairement large et l'intelligence de son aînée, mais elle n'en était nullement humiliée. Sans Raïssa et Véra, il est bien évident qu'il n'y aurait pas eu de cercles thomistes, pas plus qu'il n'y aurait eu de Meudon, pas plus qu'il n'y aurait eu de Jacques Maritain. Acceptons le sorite puisque c'est Maritain lui-même qui le fait, et acceptons qu'en voulant parler de Véra, — et il en parle admirablement, — il parle autant de Raïssa, car si différentes de tempérament, elles étaient si semblables l'une à l'autre par le don de soi, l'abandon à Dieu, la vie d'oraison. On comprend que, débiteur d'Israël, Maritain pousse un cri du cœur où passe l'accent de saint Paul: « Je voudrais être Juif par adoption, puisqu'aussi bien j'ai été introduit par le baptême dans la dignité des enfants d'Israël. »

Après quoi, le lecteur est prêt à aborder ce merveilleux chapitre qui s'intitule *Amour et Amitié* et où il parle avec tant de profondeur, de respect et de lucidité psychologique de deux amitiés, l'humaine et la divine, et de deux amours fous, l'amour fou humain et l'amour fou divin, dans leur conflit et leur accord. Il est clair que ces pages, si détachées que Maritain les ait voulues, reposent sur une expérience personnelle.

Le livre ne se termine pas là. Il regarde au-delà du temps, vers l'*Église du ciel*. Nous n'en dirons pas plus. Nous nous contenterons seulement de citer quelques lignes qui sont, à vrai dire, les dernières lignes du *Carnet*.

Que si on ne prie pas, on pourra gagner des empires et gagner beaucoup d'argent, mais à l'égard de ce qui importe le plus à l'homme on ne pourra rien porter à consommation. Si on ne prie pas, on pourra bien être un grand peintre et un grand musicien, mais il y aura quelque chose de mort dans cette grandeur. Si on ne prie pas, on peut être un grand philosophe, mais on trahira la philosophie et passera à côté de la vérité, — on peut être un expert remarquablement érudit et plus ou moins loufoque en théologie et en exégèse, on ne peut pas être un grand théologien ni un grand exégète. Si on ne prie pas, on ne peut pas avancer dans la vie chrétienne ni recevoir toutes les bonnes choses, vraie charité fraternelle, paix et joie intérieures, et le fumier de Job et sa vermine, par lesquels on entre ici-bas dans la vie éternelle.

\* \* \*

Que suis-je? se demande Maritain. « Un professeur? Je ne crois pas... Un écrivain? Peut-être. Un philosophe? Je l'espère... Et aussi peut-être, comme tout chrétien... un mendiant du ciel déguisé en homme du siècle... »

La valeur de Maritain écrivain a finalement été reconnue par des « Grands Prix ». La qualité de son œuvre philosophique finira bien par l'être aussi. Mais c'est avant tout à la vie d'oraison, source même de toute sagesse, que l'œuvre de Maritain nous invite, et à témoigner pour elle au milieu de la beauté des choses et de la détresse des hommes.

Car c'est d'adorer Dieu que ce monde a le plus besoin, s'il doit devenir un monde de justice et de vérité.

# L'éducateur chrétien d'aujourd'hui

Yvon POITRAS, F. I. C. \*

*« L'union exalte les possibilités de l'être. »  
(Pierre Teilhard de Chardin.)*

C'EST UNE CONSTATATION COMMUNE qu'il se produit, chez les adolescents de nos écoles secondaires, une désintégration assez marquée de l'esprit chrétien. En effet, le Christ, pour la plupart des jeunes, est un personnage lointain, absent de leur univers quotidien et de leurs préoccupations vitales. Très souvent, les grands problèmes de la vie (amour, travail, souffrance) sont jugés d'après des critères exclusivement païens ou matérialistes. La messe et les sacrements apparaissent à plusieurs comme des rites accessoires, inadaptés, en contradiction avec les exigences contemporaines de liberté et d'authenticité. Les non-pratiquants deviennent plus nombreux et ils se déclarent tels avec plus d'assurance. Dans un bon nombre d'institutions, les mouvements apostoliques s'étiolent, et parfois meurent, ou bien ils consentent courageusement à une lutte sans guère d'avenir. Leur influence problématique préoccupe le zèle des responsables. Il est évident qu'un climat chrétien aussi timide ne saurait faire épanouir la vie du Baptême dans les engagements plus exigeants de l'apostolat laïc, du sacerdoce ou de la vie religieuse.

## Causes et conséquences de la situation actuelle

Les principales causes de cette perte de vitalité religieuse se dégagent assez nettement. La famille est souvent désemparée. Elle a perdu confiance dans les méthodes traditionnelles et elle ne sait pas encore utiliser les nouvelles. Elle démissionne, impuissante, devant le flot matérialiste poussé au cœur même du foyer par de puissants organes de diffusion (télévision, radio, revues, etc.).

Les éducateurs constatent un retard dans l'évolution de leur psychopédagogie. Ils se rendent compte qu'ils se sont trop souvent contentés d'appliquer au niveau secondaire des méthodes valables au niveau primaire. Devant l'urgent effort de renouvellement, plusieurs se cramponnent au passé avec sincérité et désespoir. A ceux-là les mouvements biblique, liturgique et catéchétique, tout comme l'Action catholique, semblent être des emballages qui ne sauraient faire mieux que long feu.

Un certain fonctionnarisme mine sournoisement l'esprit apostolique des éducateurs chrétiens, qu'ils soient laïcs ou religieux. Le succès professionnel et les résultats académiques sont devenus, dans bien des cas, des objectifs premiers

\* Le F. Yvon POITRAS est professeur de catéchèse et de français en 11<sup>e</sup> année, scientifique, à l'école secondaire Saint-Stanislas, à Montréal. Il y est responsable de la J. E. C. et d'un cercle littéraire; il y anime aussi un cercle philosophique pour anciens élèves. Il fait partie de l'équipe diocésaine de catéchèse des adolescents et de celle des éducateurs responsables de la J. E. C., secteur secondaire. Il quittera bientôt Montréal pour Louvain, où il doit préparer un doctorat en philosophie.

et exclusifs. Une cloison s'est élevée entre les matières profanes et l'enseignement religieux: plusieurs cours se donnent dans un esprit pratiquement neutre, même si, théoriquement, on conserve un souci d'éducation chrétienne. L'évidente atrophie de la dimension apostolique de la tâche éducatrice et le manque de vision commune de ses exigences totales ont provoqué, chez plusieurs enseignants chrétiens, un désengagement tragique.

L'isolationnisme et une malencontreuse rivalité ont trop longtemps régné entre les agents responsables de l'éducation (parents, clergé, professeurs) comme entre les divers mouvements religieux et apostoliques. L'adolescent, tiraillé par des forces divergentes, se résigne à un immobilisme plat, sinon à des doutes fort légitimes sur la sincérité d'adultes divisés et parfois même opposés les uns aux autres.

A l'intérieur même des écoles, un manque d'exactitude et de profondeur dans la perception des objectifs vrais de l'éducation chrétienne et une absence de plan d'ensemble rendent partiellement stériles des efforts généreux mais isolés, que la famille, le milieu des loisirs et les influences externes (télévision, cinéma, journaux) détruisent parfois au fur et à mesure, souvent avec la plus parfaite inconscience.

Chez plusieurs éducateurs, la conscience trop floue de leur intégration ecclésiale retarde ou arrête définitivement la maturité religieuse indispensable à un engagement total, sans réticences. L'éducateur dont le monde intérieur est déchiré par des appels contradictoires ne saurait accepter en profondeur les exigences de sa mission. Assez souvent, il se résignera à la médiocrité dorée, au doute perpétuel, à l'ennui d'une tâche sans but précis et exaltant.

Faute d'une spiritualité dynamique et unifiante surgit le faux conflit apostolat - vie professionnelle. Les éducateurs ont besoin de saisir la richesse de signification et de surnaturelle fécondité de toute leur vie. Pour se consacrer tous les jours à un travail apostolique exigeant, il faut des raisons. Une certaine spiritualité pavée de bonnes intentions, mais assise sur des fondements théologiques incomplets dans leur application, a diminué la valeur réelle et profonde du travail quotidien de l'éducation chrétienne.

D'autres facteurs rendent encore plus difficiles la recherche et la découverte d'une solution: le déséquilibre entre une information profane souvent riche et une culture spirituelle pauvre, et l'inexistence, pour le plus grand nombre des enseignants chrétiens, de rencontres apostoliques régulières et stimulantes. Plusieurs éducateurs somnolent dans une insignifiante béatitude, et l'on ne voit pas très bien les initiatives qui pourraient les éveiller à devenir ce qu'ils sont.

Ajoutons que les éducateurs chrétiens, en général, vivent très loin de leurs élèves. Ils ne les atteignent que périodiquement et superficiellement. Les liens se créent au niveau des actions et non des personnes. Ce n'est pas

suffisant. Ce n'est même pas chrétien. Le levain est stérile tant qu'il demeure à côté de la pâte. L'Évangile est un livre audacieux: nous n'avons pas le droit d'en faire, par notre manque de foi, un guide pusillanime, un ferment impuissant, la caution de nos péchés d'omission ou de paresse. Les cadres de notre action doivent s'ouvrir à la mesure des exigences de la charité.

Ainsi, l'individualisme a sclérosé le dynamisme apostolique de beaucoup d'éducateurs, tandis qu'un égoïsme collectif plus ou moins conscient nous donnait l'illusion de posséder un sens véritable de l'équipe. La tranquillité personnelle n'est pourtant pas la fin de l'éducateur chrétien. Le Christ, les Apôtres et l'Église ont mené des aventures trop fertiles en « histoires », trop marquées par les innombrables dérangements de l'amour pour qu'on puisse faire un idéal de la solitude lointaine, paisible, blindée contre les problèmes réels des hommes et des jeunes à aimer et à sauver. Il nous faut redécouvrir le sens intégral du travail d'Église, il nous faut retrouver l'esprit de la première équipe qui entourait le Christ.

### Lignes d'action

Face à cette situation que notre insistance sur les zones d'ombre a sans doute légèrement poussée au noir, les éducateurs chrétiens de chez nous ont-ils compris qu'ils sont acculés à une alternative: ou accepter l'inefficacité progressive de leur action, ou s'unir en vue d'une action dynamique et positive? L'Église du Concile nous invite tous, clercs, laïcs et religieux, à un vigoureux renouvellement de notre effort apostolique.

Tout projet de rechristianisation du milieu scolaire devrait, à notre avis, comporter deux éléments dont la présence est constamment requise: l'information et l'action.

L'information doit d'abord faire prendre conscience à tous les éducateurs et à leurs collaborateurs des données profondes de la vie religieuse des adolescents, et ensuite leur faire saisir, selon leur service propre, la structure et les exigences d'une pastorale scolaire réaliste et adaptée. Cette information se compléterait progressivement par des lectures, des rencontres de spécialistes, des enquêtes, et aussi par les observations et les suggestions des membres de l'équipe de pastorale de chaque école; à l'aumônier, qui est un membre essentiel de cette équipe, reviennent plus spécifiquement les aspects liturgique et sacramentaire de la pastorale dans l'école. Ces matériaux formeraient la matière d'une réflexion qui deviendrait source de lumière, d'élan et d'engagement apostolique.

Cette prise de conscience suscitée par l'information stimulera à œuvrer avec conviction dans une action commune structurée, mais soucieuse de respecter les initiatives locales et individuelles nées d'une charité vraie et loyalement alignées sur l'objectif premier: former des chrétiens « à globules rouges ».

Fidèle à son souci de faire vivre plus chrétiennement les adolescents, cet effort pastoral des enseignants utiliserait à fond les grands moyens d'action dont il dispose providentiellement: la catéchèse, l'enseignement chrétien des matières profanes, les mouvements de caractère social ou apostolique.

Appuyée sur des données psychologiques certaines mais nuancées, la catéchèse se servira des méthodes de la pédagogie de l'approche et de l'accrochage pour amener progressivement les jeunes à communier à la totalité de la pensée du Christ et à rencontrer, dans la liturgie, la Bible, la prière et le service des autres, la personne vivante du Chef invincible de l'Église.

La catéchèse doit être liée à toute la réalité humaine. Elle est incomplète tant qu'une seule valeur humaine échappe au regard de foi du chrétien:

Ainsi lorsqu'on parle de l'amitié, il ne suffit pas d'en exprimer les lois psychologiques et de fixer des règles de conduite. Il faut encore montrer comment le Christ se saisit des affinités naturelles de l'homme (Incarnation), exige les renoncements aux déviations et limitations charnelles (Mort), réalise une plénitude de vie de communion entre les êtres (Résurrection), plénitude qui sera sans doute amorcée dans les chemins de la terre, mais qui ne saurait s'épanouir que dans le Don de la communion de Gloire (Eschatologie). Les élans subjectifs et toutes les réalités de la vie humaine seront sans cesse référés à cette grille d'interprétation que sont les événements de l'Histoire du Salut. (P. Babin, *Les Jeunes et la foi*, p. 224.)

La catéchèse doit inviter l'adolescent à revivre, dans la foi et la liberté, les mystères de la personne du Christ, en vue de la plénitude de vie et de la bienheureuse et définitive déification voulue pour lui par Dieu qui est Amour.

La médiocrité et le superficialisme exaspèrent jusqu'à la nausée la jeunesse moderne, même si elle est elle-même assez souvent médiocre et superficielle. L'éducateur-prophète qui annonce le Christ doit joindre aux mots l'expérience concrète et le témoignage vivant. Autrement, il institutionnalise le verbalisme pharisaïque.

Plusieurs éducateurs ont suivi des cours universitaires de catéchèse. Les rencontres régulières de professeurs de religion — déjà organisées en certains endroits — leur permettront de contribuer à renouveler les perspectives et les méthodes de l'enseignement religieux.

Si l'on veut, en outre, créer un milieu de vie chrétien et ne pas se contenter de rappels épisodiques et artificiels des valeurs évangéliques, l'enseignement des matières profanes doit éduquer chez l'adolescent des dispositions d'esprit et de cœur qui ouvrent à la foi. Le professeur d'histoire, par exemple, manifestera une totale exigence de vérité, et il saura, à l'occasion, souligner l'importance et la valeur de la parole et du témoignage dans l'acquisition de la vérité historique. Il fera découvrir, sans pression maladroite ni interprétation téméraire des faits, le sens chrétien de l'histoire, et la responsabilité de l'homme devant Dieu et ses frères.

Le professeur de sciences ou de mathématiques devra faire saisir la valeur chrétienne de la recherche et de la découverte scientifiques faites dans un esprit de collaboration au plan de Dieu sur l'univers et sur l'homme. L'adolescent devra sentir vitalemment, à travers les attitudes du maître, que le christianisme apporte un supplément de vie: « Une religion qui apparaîtrait infra-humaine ou opposée au progrès serait condamnée à l'avance. » (Pierre Teilhard de Chardin.)

Par des lectures, des échanges et des rencontres personnelles avec les adolescents, les professeurs des matières

profanes leur feront découvrir avec précision le rôle propre de telle ou telle discipline dans la formation générale des jeunes. Ils éviteront le jeu de surenchère qui désoriente, déséquilibre et compromet le cheminement de la foi. Le souci de respecter et de promouvoir l'évolution personnelle de chaque adolescent est une attitude directement inspirée de l'Évangile. La foi ne gagne rien à trop bousculer l'humain. Au contraire.

Dans cette préoccupation apostolique, on encouragera fortement le maintien ou la création des *mouvements de caractère social ou apostolique* qui peuvent préparer ou initier à un engagement chrétien dans la charité. Il s'agit d'amener l'adolescent à s'ouvrir aux autres par l'amour vrai, évangélique, à s'insérer librement et progressivement dans la vie rayonnante et missionnaire de l'Église militante. L'éducateur devra connaître la psychologie des adolescents et la méthodologie de l'engagement apostolique. Dans le domaine délicat de l'éducation de la foi, toutes les improvisations sont des crimes. Des organismes comme les cercles littéraires ou scientifiques, les comités de loisirs ou de sports, pourront développer le sens social de l'adolescent, lui faire expérimenter le don de soi aux autres: autant de pierres d'attente que la grâce pourra convertir en charité.

Les écoles d'engagement caritatif (Chantiers de Montréal, Saint-Vincent-de-Paul, etc.) ou apostolique (Action catholique, Légion de Marie, Club Newman, etc.) sont des moyens efficaces pour pénétrer le milieu du ferment évangélique. Des expériences en milieu vital (service d'un repas dans un hospice de vieillards, aide régulière à une famille miséreuse, camp de vie chrétienne) peuvent contribuer à incarner la foi et la charité, à affermir ou renouer des liens souvent lâches ou inexistants entre la religion et la vie.

\*

La mise en œuvre, par tous les enseignants, d'une authentique pastorale scolaire apparaît comme une grande espérance. Elle serait un instrument offert par la Providence pour revivifier des paysages qui menacent de se pétrifier en déserts de mort.

Elle rappellerait aux éducateurs la nécessité impérieuse des rencontres personnelles avec les jeunes; elle soulignerait avec force l'urgence de rétablir des contacts vivants et dynamiques avec les parents, les aumôniers, le clergé paroissial, et les responsables des influences quotidiennes qui façonnent l'esprit et le cœur des adolescents (loisirs, télévision, cinéma, lectures, etc.).

En alignant puissamment l'action des éducateurs chrétiens sur l'accomplissement du grand Projet du Christ qu'est l'Église, l'élaboration d'une vigoureuse pastorale scolaire stimulerait tous les maîtres chrétiens à réaliser pleinement leur mission indissolublement professionnelle et apostolique. Elle donnerait un sens plénier à notre action auprès des jeunes: nous bâtirions, dans la foi, la collaboration et l'amour, le Royaume de Dieu. Et c'est l'amour qui nous rendra fidèles.

Un plan organique de pastorale scolaire ralliant tous les enseignants chrétiens constituerait un puissant appel à la charité. Son application généreuse assurerait la présence active de l'Évangile au monde des adolescents.

## VIE DE L'ÉGLISE

### La restauration de la communion sous les deux espèces

DANS SA CONSTITUTION sur la liturgie, le concile Vatican II a rétabli, au moins occasionnellement, comme chacun le sait, le rite de la communion sous les deux espèces, longtemps en honneur dans l'Église tant occidentale qu'orientale. En effet, c'est seulement au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle que l'Église latine, attentive avant tout au bien des fidèles, avait jugé bon de suspendre presque complètement une pratique dont la restauration eût été, à cette époque très troublée, mal reçue par eux. Parmi ceux qui depuis toujours communiaient sous une seule espèce, d'aucuns, auraient cru, faute d'instruction religieuse suffisante, n'avoir pas reçu le Christ tout entier; faussement scandalisés, ils auraient été enclins à penser que les adversaires de l'Église avaient raison de lui reprocher sa liberté en pareille matière. Les Pères du concile de Trente se virent donc, non sans avoir longuement délibéré, contraints d'imposer à tous leurs fidèles la communion sous la seule espèce du pain.

Une telle décision, dictée avant tout par les circonstances, n'avait évidemment rien d'irréformable. Au fond, le motif principal dont on s'inspirait pour préférer alors la communion sous une seule espèce, à savoir l'unité de l'Église, est précisément celui qui, de nos jours, plaide avec le plus de force en faveur d'une restauration. Le retour à l'unité dans l'unique Église du Christ ne pourrait, en effet, s'opérer que très difficilement s'il existe, au sein de chacune des confessions, des rites sacramentels par trop dissemblables, surtout en ce qui concerne l'Eucharistie. Nos frères d'Orient, en particulier, seront très sensibles à cette mesure qui rejoint chez eux une pratique habituelle et quasi immémoriale. On voit ainsi la portée œcuménique d'un geste dont la signification n'échappe d'ailleurs à aucune des confessions chrétiennes.

Ce n'est pas seulement par égard pour nos frères d'Orient, c'est aussi en vue de favoriser chez ses propres fidèles une plus grande participation à la liturgie que Vatican II a restauré ce rite. Au surplus, la liturgie eucharistique, à la fois sacrifice et repas sacramentels, n'est pas seule à y gagner. La liturgie des sacrements — ordination, baptême, confirmation des adultes, mariage — et celle des sacramentaux — profession religieuse, bénédictions et consécrations diverses —, qui comportent désormais la communion sous les deux espèces, témoignent à leur manière de l'unité de la vie chrétienne et sacramentelle greffée sur une même Eucharistie, à la fois centre et source de toute activité spirituelle au sein du Peuple de Dieu.

On aimerait encore approfondir le sens de cette communion au vin mystique, qui signifie davantage l'union personnelle (et exclusive dans le cas des vierges) d'un chrétien au Christ mort et ressuscité; évoquer surtout la totalité de ce don mutuel que symbolisent les espèces eucharistiques, à la fois don de Dieu et offrande de l'univers faite par l'homme à Dieu. Ces remarques suffisent à montrer l'importance, aux points de vue œcuménique, pastoral et catéchétique, d'une mesure dont on entrevoit déjà les heureuses conséquences pour l'avenir de l'Église.

Jean-Marc DUFORT.

*Scolasticat de l'Immaculée-Conception,  
Montréal.*

# La crise des vocations sacerdotales

UNE RÉCENTE ALLOCUTION DE PAUL VI, le 5 mai 1965, a mis en lumière le problème crucial des vocations sacerdotales et religieuses dans le monde. « Vous savez qu'aujourd'hui, dit Paul VI, tandis que d'un côté se fait sentir davantage le besoin d'être qui se consacrent à l'amour et au service des frères, par contre diminue le nombre de ces volontaires de la Croix et de la gloire du Christ, dans de nombreuses régions de l'Église, même dans celles qui étaient les plus florissantes et les plus fertiles en âmes généreuses et pures, vouées à l'Évangile. » Et le Pape continue, durant un long paragraphe, sur le même ton.

Lors d'une entrevue en avril dernier, Joseph Folliet exprimait la même constatation. Il y a, par suite du matérialisme envahissant, une crise des vocations de dévouement, en particulier, des vocations religieuses et sacerdotales. Les valeurs qui priment chez les jeunes sont l'argent et la sécurité matérielle. On pourrait croire qu'ils ne s'intéressent qu'aux carrières profitables.

Nous reproduisons dans cette page un tableau paru dans l'*Osservatore Ro-*

*mano* du 14 mai. Il mérite qu'on l'étudie attentivement. Ces statistiques indiquent la situation du clergé dans le monde d'aujourd'hui. Le premier fait qui s'impose, fait douloureux, c'est que l'accroissement de la population du globe se poursuit à un rythme beaucoup plus rapide que l'accroissement des prêtres. Et même les catholiques sont de plus en plus nombreux en regard de leurs pasteurs. D'année en année, nous reculons à une allure inquiétante. Alors qu'en 1960, il y avait un prêtre pour 1254 fidèles, la proportion s'élève en 1963 à 1313 fidèles.

De plus, 1963 a marqué une chute brusque dans l'augmentation des prêtres. Alors qu'aux deux années précédentes, l'augmentation dépassait 4200, elle tombe subitement à 1934 en 1963. C'est un recul spectaculaire. L'Europe, en particulier, qui avait en 1962 une augmentation de 634, marque une diminution de 386, l'année suivante. Tous les autres continents, sauf l'Afrique, même s'ils marquent une certaine augmentation, sont en régression.

Les catholiques doivent prendre conscience de la gravité de ce problème. Ce n'est pas tout de nous réjouir de ce que nous vivons à l'ère du laïc; si les laïcs n'ont pas auprès d'eux des prêtres pour assurer l'animation spirituelle, ils risquent de perdre pied, de s'établir dans la médiocrité et l'indifférence.

Que les autorités responsables, que les spécialistes en sociologie religieuse, que les éducateurs et les parents étudient les causes de ce fléchissement et surtout cherchent les remèdes à cette régression dangereuse.

C'est à tous les paliers, communauté paroissiale, école, famille, que l'effort doit porter pour éveiller les jeunes au don de soi. Certes, les chrétiens en tous états sont appelés à la perfection, mais Dieu fait à quelques-uns, pour le bien de tous, un appel plus spécial. Les éducateurs doivent les aider à entendre cet appel et à y répondre avec générosité. A Dieu qui invite, il faut la réponse des hommes.

Jean-Paul LABELLE.

LES PRÊTRES DANS LE MONDE (1960 - 1963)

	Prêtres diocésains	Religieux prêtres	Total des prêtres	Augmentation ou diminution	Population catholique	Total de la population	Nombre de catholiques par prêtre
<b>1960</b>							
EUROPE	197,519	66,094	263,613		229,182,321	388,267,041	870
AFRIQUE	3,518	10,678	14,196		22,586,710	226,417,690	1,591
AMÉRIQUE	61,289	44,783	106,072		224,694,501	384,257,769	2,118
ASIE	11,183	8,592	19,775		32,563,414	860,630,809	1,647
Océanie	2,663	2,246	4,909		3,106,109	14,817,815	633
<b>MONDE</b>	<b>276,172</b>	<b>132,593</b>	<b>408,565</b>		<b>512,133,055</b>	<b>1,874,391,124</b>	<b>1,254</b>
<b>1961</b>							
EUROPE	198,096	66,431	264,527	+ 914	230,681,795	393,668,158	872
AFRIQUE	3,697	10,801	14,498	+ 302	23,239,687	229,861,211	1,603
AMÉRIQUE	62,285	45,906	108,191	+ 2,119	228,717,299	393,807,104	2,114
ASIE	11,658	9,013	20,671	+ 896	35,104,172	869,049,540	1,698
Océanie	2,711	2,206	4,917	+ 8	3,150,090	14,303,051	641
<b>MONDE</b>	<b>278,447</b>	<b>134,357</b>	<b>412,804</b>	<b>+ 4,239</b>	<b>520,894,043</b>	<b>1,900,689,064</b>	<b>1,262</b>
<b>1962</b>							
EUROPE	197,628	67,533	265,161	+ 634	233,658,765	397,429,303	881
AFRIQUE	3,877	11,114	14,991	+ 493	24,364,741	237,681,857	1,625
AMÉRIQUE	63,409	46,931	110,340	+ 2,149	236,397,701	406,784,435	2,142
ASIE	11,901	9,511	21,412	+ 741	35,965,528	884,940,636	1,679
Océanie	2,794	2,392	5,186	+ 269	3,412,294	15,761,633	658
<b>MONDE</b>	<b>279,609</b>	<b>137,481</b>	<b>417,090</b>	<b>+ 4,286</b>	<b>533,799,029</b>	<b>1,942,597,864</b>	<b>1,280</b>
<b>1963</b>							
EUROPE	197,249	67,526	264,775	- 386	237,028,747	402,784,017	896
AFRIQUE	4,187	11,361	15,548	+ 557	26,398,495	249,592,115	1,698
AMÉRIQUE	64,229	47,613	111,842	+ 1,502	246,326,356	415,410,933	2,203
ASIE	11,863	9,649	21,512	+ 100	37,084,249	939,341,931	1,724
Océanie	2,882	2,465	5,347	+ 161	3,543,295	16,379,448	663
<b>MONDE</b>	<b>280,410</b>	<b>138,614</b>	<b>419,024</b>	<b>+ 1,934</b>	<b>550,381,142</b>	<b>2,023,508,444</b>	<b>1,313</b>

## « Les forces vitales en danger de mort »

Sur l'initiative de deux médecins d'Ulm, 400 médecins allemands ont adressé au ministère de la Santé de l'Allemagne fédérale un mémorandum relatif à la sexualisation de la vie publique. On compte parmi les signataires une centaine de gynécologues et 45 professeurs dont 25 de gynécologie parmi lesquels se trouvent les directeurs des cliniques gynécologiques des universités

de Tubingue, Fribourg-en-Brigau, Heidelberg et Kiel. Le professeur Herman Knaus de Vienne, célèbre auteur, avec le professeur Ogino, du Japon, de la méthode Ogino-Knaus », appuie le mémorandum.

C'est la première fois qu'un groupe aussi important de médecins prend position publique sur un sujet d'intérêt

public. Ils ont donné l'impulsion à une nouvelle action engagée sur le front international: le Congrès international pour la recherche sur la substance vitale, l'alimentation et les maladies de civilisation. Ce Congrès a rédigé un mémorandum similaire signé par les membres de 16 pays dont 5 experts de pays communistes et un professeur, neveu de Nehru.

Les signataires expriment d'abord leur inquiétude devant la propagande de plus en plus forte faite à la contraception et au *birth control*, à laquelle même des personnalités marquantes de la République fédérale allemande ne semblent pas hostiles. On semble vouloir abolir l'interdit qui frappe l'annonce publique des contraceptifs et de nombreux exposés de gynécologues et autres prônent la vente libre des pilules « antibébé ».

Les signataires protestent contre une attitude qui va à l'encontre des principes médicaux et moraux de la profession médicale. Ils demandent un examen approfondi et la prise en considération des points suivants:

1. Il faudrait que le ministère fédéral de la Santé prenne des mesures effectives contre les causes réelles du fléau de l'avortement qui sont à chercher dans la sexualisation éfrénée et la désintégration du sens moral.

2. L'interdiction de publicité pour les contraceptifs devrait être maintenue.

3. Il faudrait tout spécialement s'assurer que les publications de masse n'enfreignent pas cette interdiction par des voies détournées.

4. Que les pilules contraceptives continuent à n'être délivrées que sur ordonnance.

5. Le ministère fédéral de la Santé devrait faire tout ce qu'il est possible pour que toute opération de stérilisation sans impératifs médicaux reste interdite.

### La nature de la sexualité et sa dégradation

Ces requêtes sont justifiées comme suit:

1. Les forces créatrices de l'homme ont les plus grands pouvoirs et possibilités pour la création, le développement et la conservation de la personne et de la civilisation. Selon l'historien anglais P. D. Unwin, les progrès et la décadence de chaque civilisation ont dépendu de l'application disciplinée ou indisciplinée de ces forces.

2. Alors que nous respectons de moins en moins ces lois fondamentales et permettons la dissipation de notre héritage chrétien fondamental, leur importance comme facteurs déterminants de l'Histoire est de plus en plus reconnue par l'Union soviétique et la Chine rouge, qui les incor-

parent dans la planification idéologique et politique de la révolution mondiale.

3. Le concept qui place la signification de la vie humaine dans la recherche de la prospérité et du plaisir est devenu l'idée guide de la majorité. C'est ignorer notre dette envers nos propres parents et l'obligation inéluctable d'assumer sa part de responsabilité à l'égard des générations futures.

4. La sexualité humaine est par essence l'union complète de deux êtres humains, dans leur vie physique, spirituelle et intellectuelle. L'enfant en est l'expression visible. Elle signifie par conséquent: conservation de la race humaine et formation de la communauté. Un mauvais usage unilatéral et égoïste dégrade et détruit la personne humaine et la communauté.

5. La plupart des formes de la sexualité « moderne » sont des produits malsains et artificiels de la civilisation. La dégradation actuelle des forces créatrices de l'homme à la poursuite d'un plaisir personnel et dans l'exploitation physique de son semblable n'est en rien « naturelle ».

### Les vraies causes du fléau des avortements

6. La « sexualisation » de la vie publique joue un rôle déterminant, en particulier par:

a) L'exploitation illimitée du corps féminin à des fins publicitaires (théâtre, films, télévision, magazines illustrés, livres);

b) La propagande ouverte pour le nudisme et la destruction systématique du sens naturel de la modestie sur les plages, dans les concours de beauté, etc.;

c) Le genre d'éducation sexuelle « scientifique » moralement neutre, qui prévaut aujourd'hui et qui ne traite que des échanges superficiels dans la génération de la vie humaine. Ce genre d'éducation sexuelle conduit à l'irrespect et au cynisme et fait tomber les dernières défenses;

d) La propagande publique pour les contraceptifs qui se répand actuellement fait partie de cette sorte d'éducation sexuelle « neutre »;

e) Des déclarations de médecins, de politiciens et même de membres du clergé qui affirment qu'il faut tolérer le comportement sexuel pathologique chez l'individu et dans la société pour cette raison que le comportement de beaucoup de gens est devenu pathologique.

f) L'Etat, le monde des affaires, les unions ouvrières qui détruisent la famille par leur politique erronée de taxes et de salaires. On paie aux jeunes des salaires trop élevés pendant qu'on pénalise les chefs de famille, surtout de famille nombreuse, par les taxes indirectes sur les biens de consommation et les mauvaises conditions de logement. On néglige les enfants dont les mères sont au travail. L'atmosphère spirituelle et morale en bien des lieux de travail est malsaine.

g) Le ridicule public jeté sur la chasteté dans la plupart des productions du théâtre, de la presse et de la télévision, et la légèreté avec laquelle sont traitées les relations sexuelles prémaritales et extra-maritales.

7. Tous ces phénomènes contribuent à dénaturer des sensibilités normales et à perturber la conduite. Ils entraînent souvent les femmes à la crainte de l'enfant et aboutissent à la perte du respect mutuel entre époux.

8. Une autre conséquence est la perte du respect pour la vie naissante. Là se trouve la vraie raison de l'épidémie d'avortements, ces assassinats continus de vies humaines qu'on ne peut plus attribuer, dans la plupart des cas, vu la prospérité actuelle, à des raisons d'ordre social, financier ou moral.

9. L'idée de lutter contre le fléau de l'avortement par une propagande publique pour les pilules « antibébé » ou même par l'éducation sexuelle à la télévision ou dans les écoles, confond cause et effet. Car cette propagande fait elle-même partie de la sexualisation publique.

10. La distribution inconsidérée de telles pilules supprimerait du reste, pour nombre de femmes et jeunes filles, les derniers obstacles à la tendance moderne vers la sexualisation.

### Le problème mondial de la population

1. Il faut examiner encore plus attentivement le problème de l'usage de pilules contraceptives en Asie, Afrique ou Amérique du Sud afin d'empêcher la natalité de dépasser le niveau existant de la production alimentaire et du développement industriel. Résoudre ce problème par des pilules, la stérilisation ou même l'avortement, pourrait avoir un effet spirituel, biologique et moral plus catastrophique encore dans ces pays qu'en Occident.

Un programme d'aide orienté uniquement vers le progrès hygiénico-médical et matériel, et non au développement des personnes et de leur sens des responsabilités, créerait plus de problèmes qu'il n'en résoudrait et agirait à la façon d'un boomerang.

2. Notre devoir n'est donc pas d'imposer aux peuples de couleur, pour des considérations superficielles et d'ordre technique, des solutions contraires à leurs meilleures traditions. Il appartient à leurs élites de trouver elles-mêmes la vraie solution du problème. A ce propos, il est intéressant de remarquer qu'aux yeux de Gandhi la meilleure forme de contrôle des naissances était la continence prémaritale, les mariages tardifs et l'abstinence occasionnelle dans le mariage. Son petit-fils, Rhadshmaran Gandhi soutient le même point de vue et la campagne qu'il vient d'entreprendre se propose de former le caractère de la nation indienne. De telles prises de position peuvent sembler utopiques à des Européens, mais de nombreux cas individuels en Asie et en Europe prouvent qu'il n'en est rien: la capacité de sublimer ses forces sexuelles pour un but plus élevé est une possibilité fondamentale de la nature humaine et un attribut essentiel qui la distingue de l'animal.

3. Les techniques se développent mais l'homme doit aussi se développer moralement s'il veut échapper à l'autodestruction. Ce qui impliquerait pour les nations « développées » à l'égard des nations « sous-développées » une politique cultu-

relle étroitement liée aux meilleures traditions de ces dernières.

4. En fait, avec nos films, nos livres, notre éducation sexuelle « scientifique », nos magazines et l'exemple donné dans nos universités et nos écoles à l'intelligentsia afro-asiatique, nous poursuivons une politique culturelle qui est précisément le contraire. Cependant, l'Union soviétique et la Chine rouge considèrent la dégradation du sens moral de la société des pays capitalistes et des pays sous-développés comme l'étape préliminaire à l'anéantissement de ces sociétés. Ils ont eux-mêmes adopté une ligne de conduite plus efficace en faisant appel à un sens élevé de la responsabilité idéologique et en éliminant la sexualité publique. Si nous continuons la politique « culturelle » que nous avons poursuivie jusqu'ici, le monde libre et les pays sous-développés iront inévitablement à la catastrophe; ils fourniront un argument au développement d'un front mondial des hommes de couleur chez « les peuples prolétaires » (Mao Tse-Tung).

### Conclusion

Le problème de la sexualisation et de l'avortement représente une question de vie ou de mort pour notre pays comme pour le monde entier. Nous devons faire encore davantage dans les foyers, les écoles et les églises pour rendre la santé morale à la jeune et à l'ancienne génération. On doit s'opposer à la perversion systématique du sens moral et spirituel par la lutte contre les causes d'infection.

En matière de médecine et de biologie, l'Etat assure par ses bureaux de Santé la désinfection, l'immunisation, la mise en quarantaine et l'isolement rigoureux des personnes infectées. Où trouve-t-on dans l'Etat un souci comparable quand il s'agit de la santé spirituelle et morale de notre peuple ou des nations encore en voie de développement? Nos exportations « culturelles » chez ces peuples sensibles à la contagion ne sont-elles pas aussi dangereuses que le serait l'envoi de bacilles de typhus? Ne conviendrait-il pas d'appliquer à nos exportations de films en ces pays les critères que nous appliquons aux publications et aux films malfaisants pour nos jeunes?

Nous faudra-t-il, en notre monde occidental, indéfiniment, des scandales et des trahisons de peuples détruits en leur caractère et leur personnalité par la manie sexuelle et la perversion, pour comprendre que ces problèmes ne sont point des problèmes médicaux-psychologiques isolés et d'ordre simplement privé? A notre avis, nous sommes à une heure où nous ne pouvons plus laisser aller les choses; il faut des mesures précises.

En conséquence, les médecins signaleraient aimeraient que vous exerciez votre influence au sein du gouvernement et au parlement, dans la ligne de notre rapport, et travaillez avec nous de toute votre énergie pour redresser la situation actuelle.

Traduction de Missi, complétée d'après la traduction anglaise parue dans *Herder Correspondence* (vol. 2, n° 4, avril 1965).

## Le théâtre

DANS CERTAINS MILIEUX surtout européens et particulièrement français, il est d'assez bon ton de se vanter de la civilisation américaine aux États-Unis. Civilisation d'un peuple enfant fiévreusement engagé à la poursuite de l'argent, du confort, du plaisir. Peuple avide de puissance physique, de gigantesque, de colossal, sans finesse d'esprit, ni noblesse d'âme. Ces propos, vieilles rengaines usées à la corde par un emploi sans nuances, n'ont plus cours chez les gens le moins sérieusement.

### UN COUPLE PARFAIT

Aussi sommes-nous surpris de les voir repris avec force et emphase par notre compatriote Eugène Cloutier dans sa pièce *Un couple parfait*, représentée récemment à la Poudrière — et cela pendant presque tout le premier acte. Charge bien longue vraiment et très peu convaincante dans la bouche du personnage de Ronald, *beatnik* le plus conventionnel qui soit. En effet, si l'idéal de la vie est celui de cet habitant de Greenwich village, peintre débauché,

buveur et « raté » selon son expression, on comprend que plusieurs lui préfèrent celui de Peter, *businessman* new-yorkais, des plus conventionnels lui aussi, d'ailleurs.

Au reste, c'est précisément ce qu'on aurait désiré trouver dans ce *Couple parfait*: une certaine originalité dans l'histoire très banale de cette jeune femme, un peu oubliée dans son luxueux appartement de Park Avenue par un mari gentil, mais trop occupé à signer des contrats, et qui cherche consolations auprès d'un ami d'enfance, pittoresque, cultivé et sans le sou.

L'affaire est menée dans une ambiguïté telle qu'on ne vient pas à bout de savoir lequel des trois aime ou trompe l'autre. Tout se termine par le suicide du *beatnik* Ronald — geste annoncé dès le début de la pièce — et la réconciliation — apparente — du couple parfait, Peter et Jenny.

Donc, pièce d'un auteur canadien, romancier connu, dont l'action est située

Georges-Henri d'AUTEUIL, S. J.

à New-York avec les idées et sentiments de partout.

Dans sa mise en scène, Jean Faucher oblige constamment ses personnages à se déplacer, à marcher, à arpenter la petite scène du théâtre, comme pour suppléer au manque d'action de la pièce elle-même. A ce point de vue, Ronald, joué par François Cartier, a le record. Le Peter de Georges Carrère, qui porte bien l'élégance et la distinction déglagée, arrive bon second, avant sa femme, Jenny, que Nathalie Naubert joue avec plus de calme et de réserve.

Tout ce va-et-vient ne rime à pas grand-chose, remarquez; mais il faut bien le meubler un peu ce texte trop récitatif, fabriqué, on dirait, de réflexions intéressantes proférées tout haut.

Une qualité importante toutefois du côté de l'écriture. La langue d'Eugène Cloutier est belle. Ferme, nerveuse, alerte, parfois poétique, elle s'écoute avec plaisir et nous permet d'admirer chez l'auteur d'*Un couple parfait* d'incontestables dons d'écrivain sinon, encore, de dramaturge.

Le 5 juin dernier, près de 300 fidèles de diverses confessions chrétiennes se sont réunis, au Birks Hall de l'Université Sir George Williams, pour assurer d'abord par une soirée de prières le succès du pavillon chrétien qui se dressera à un carrefour de l'Expo 67.

L'événement est passé presque inaperçu, malgré son importance dans le contexte œcuménique actuel. Le seul fait que sept Églises chrétiennes (l'Église catholique romaine, l'Église unie du Canada, l'Église anglicane, l'Église presbytérienne, l'Église luthérienne, les Églises baptistes et l'Église grecque-orthodoxe) se soient entendues pour édifier le pavillon chrétien et adresser au monde un message évangélique commun est chose remarquable.

Dans ce pavillon, chaque Église n'aura pas sa chapelle privée ni son kiosque particulier où elle se ferait connaître. Il n'y aura qu'un seul thème commun qui exprimera leur désir à tous d'unité.

Plus d'un problème pratique se pose dans la réalisation d'un tel projet. Il faudra préparer des plans d'architecture, prévoir les divers services et, surtout, bien préciser le thème ou message à illustrer. Ce n'est pas à une mince tâche que devront s'appliquer les responsables des diverses Églises. Il y faudra une collaboration harmonieuse, soutenue, indispensable à l'exécution rapide et efficace d'une aussi vaste entreprise.

Certains trouveront considérable la dépense (un peu plus d'un million) qui pourrait, disent-ils, être consacrée à des œuvres de charité. Pourtant, un million, c'est bien peu auprès des autres frais de l'Expo. D'autant plus qu'il s'agit d'un effort d'éducation chrétienne appréciable: près de vingt millions de personnes entreront ainsi en contact avec le message du Christ.

Il reste à souhaiter que les animateurs du projet parviennent à réaliser un pavillon à la mesure de leur zèle et de leur idéal. Cette collaboration des Églises chrétiennes du Canada et du monde est un pas marqué vers le rapprochement souhaité\*.

J.-P. LABELLE.

\* Ceux qui aimeraient avoir plus de détails sur le pavillon chrétien pourront assister aux conférences que donnera le secrétaire général du pavillon, l'abbé Martucci, les 24 et 25 juillet, au Centre d'études du lac Memphrémagog, dans le cadre d'une série de rencontres hebdomadaires sur l'œcuménisme.

# AU FIL DU MOIS

## 750<sup>e</sup> anniversaire de la Grande Charte

Le 15 juin 1965 marque l'anniversaire d'un des événements déterminants de l'histoire d'Angleterre et du monde occidental: il y a 750 ans, le roi Jean sans Terre apposait sa signature à la célèbre *Magna Carta*. L'accord de Runnymede connu par la suite bien des interprétations: une école nationaliste britannique a pu y voir le fondement et même l'énoncé global des principales libertés anglaises, alors que des esprits sceptiques le réduisent à une entente entre le roi et les grands féodaux, loin du principe démocratique de l'égalité des citoyens.

Les deux écoles ont eu leurs tenants. L'article 50, d'après la numérotation moderne, consacre explicitement le principe selon lequel « aucun homme libre ne sera arrêté ou emprisonné... sans le jugement légal de ses pairs en accord avec les lois du royaume ». Ailleurs, il est interdit au roi de prélever des impôts sans le consentement du Conseil général du royaume (le Parlement). On restreint également les pénalités dans le cas d'offenses légères à la loi et on réglemente l'imposition de ces pénalités. Tous ces articles, et bien d'autres, semblent confirmer la première thèse. Les sceptiques, eux, en appellent au caractère des parties en présence: les termes d'*hommes libres* et de *pairs* ne s'appliquent qu'au roi, aux grands féodaux et à la haute bourgeoisie. Les droits et l'égalité conférés par la Grande Charte ne seraient donc en fait que des privilèges de castes. Au lieu de fonder la liberté, le pacte n'aurait que partagé la tyrannie, établi la liste des devoirs du roi envers ses hauts vassaux.

Il semble aussi vain de voir dans la Charte de Runnymede le manifeste de la démocratie moderne que de réduire le document aux dimensions d'un accord banal, exclusivement et sans grandes conséquences pour l'avenir. En fait, la Grande Charte était essentiellement un rappel des coutumes féodales, mais chaque classe y trouvait des garanties spéciales, l'Église, les bourgeois, les commerçants. Certaines clauses s'appliquaient à tous, nobles, religieux ou hommes libres. A personne ne serait dénié le recours en justice.

C'est sans doute, moins par son contenu que par la valeur de symbole qu'elle allait prendre, que la Grande Charte a eu

tant d'influence sur l'histoire. Désormais, chaque mouvement de libéralisation en Angleterre, chaque revendication de liberté, d'égalité, de démocratie, chaque effort de limitation des pouvoirs du prince puis du gouvernement, quels qu'ils fussent, se référerait à la Charte de Runnymede, s'appuieraient sur elle, y verraient leur source et leur justification, en voudraient être la continuation, l'adaptation, la consécration. C'est en ce sens qu'il convient de saluer dans le grand événement de 1215 le fondement de la démocratie moderne.

Harold BHÉRER.

Montréal, 25 ouest, rue Jarry.

## Intervention de l'O. E. A.

Nous étions habitués aux « casques bleus » de l'O. N. U., s'interposant sur la ligne de feu entre adversaires aux prises. Voici maintenant que les « casques » de l'O. E. A. patrouillent les rues de Saint-Domingue, y séparant des frères ennemis. Plusieurs ont exprimé leur méfiance, quelques-uns même leur scandale.

C'est ainsi que, dépassant la pensée de U. Thant qui s'affligeait de ce que, dans l'affaire de Saint-Domingue, on n'eût pas fait confiance à l'O. N. U., un grand quotidien titrait son éditorial: l'O. E. A. contre l'O. N. U.

Sans doute, la présence des États-Unis est considérable au sein de l'O. E. A.; sa population, sa richesse, son étendue à l'échelle d'un continent, la forme fédérative de son gouvernement en ont fait la plus grande puissance de ce siècle. Cette présence peut même sembler envahissante. L'O. E. A. n'est cependant pas une invention américaine, et n'a pas été imposée par la force. Historiquement, l'O. E. A. est l'aboutissant de décisions, d'actions, de traités, de conventions et de tout un processus de croissance qui remonte au 19<sup>e</sup> siècle; si bien que, lors de la fondation de l'O. N. U., à San Francisco, les États de l'Amérique latine refusaient de signer la Charte à moins que celle-ci ne reconnût en droit l'existence et l'action des organismes régionaux. D'où l'article 52:

Aucune disposition de la présente Charte ne s'oppose à l'existence d'accords ou d'organismes régionaux destinés à régler les affaires qui, touchant au maintien de la paix et de la sécurité

internationales, se prêtent à une action de caractère régional, pourvu que ces accords ou ces organismes et leur activité soient compatibles avec les buts et les principes des Nations Unies.

Le même article, au paragraphe 2, engage les membres de ces organismes à faire « tous leurs efforts » pour régler leurs différends *avant* de les soumettre au Conseil de Sécurité.

\*  
\* \* \*

Lorsque les États-Unis ont péniblement obtenu les deux tiers des voix nécessaires afin que l'O. E. A. relève ses troupes à Saint-Domingue, ils ont donc fait ce qu'ils auraient dû faire en premier lieu, c'est-à-dire se conformer à l'article de la Charte de l'O. E. A. qui interdit aux signataires d'agir sans le consentement des autres. On peut prévoir que les « casques » de l'O. E. A. interviendront de nouveau aussi longtemps que l'O. N. U. n'aura pas à sa disposition une force régulière — celle que demande l'article 43 de la Charte et que réclame à cor et à cri M. Lester Pearson.

La part du risque est inévitable; M. U. Thant l'a rappelé. Nous ne croyons pas, cependant, qu'elle soit trop élevée, même si la prudence politique est chose aussi rare que nécessaire.

S'il est facile, en effet, de reconnaître une agression étrangère, il est difficile, par contre, de distinguer entre une révolte populaire et un mouvement de subversion communiste, d'autant plus que toute révolte populaire en Amérique latine trouvera un appui, qu'elle le rejette ou non, dans le mouvement communiste qui espérera lui voler la victoire. Et comment, avec la lenteur de ses rouages, l'O. E. A. pourra-t-elle intervenir de manière rapide et efficace lors d'un coup d'État de la droite militaire ou de la gauche révolutionnaire sur un continent où il y eut en 100 ans 365 *golpes* et où 7 républiques seulement peuvent se vanter d'avoir élu démocratiquement leur actuel gouvernement ?

\*  
\* \* \*

S'il faut reconnaître le risque et le danger du précédent, de toute façon il est exagéré de dire que l'intervention de l'O. E. A. — même armée — contredit la lettre ou l'esprit de la Charte des Nations Unies, ou que son action contre-carre, contrebalance ou conteste celle de l'O. N. U. A défaut d'une *autorité* publique de compétence universelle, qui possède les moyens efficaces pour promouvoir le bien et la paix universels, l'O. E. A. ne contredit pas plus les buts et les principes de la Charte que l'*Alianza para el*

*Progreso* n'empêche l'action du Conseil économique et social de l'O. N. U. dont le travail est si important.

L'intervention historique de l'O. E. A. va, nous semble-t-il, dans le sens du mouvement d'interpénétration et d'interdépendance politique, économique et sociale de deux continents. Elle est à la mesure du réel, elle a son unité propre et son aire précise, elle comporte des responsabilités et poursuit un intérêt général qu'on ne peut réduire aux seuls intérêts des États-Unis.

L'O. E. A. est un de ces sous-ensembles en formation où s'élabore les éléments pluralistes d'un ordre politique universel, encore à venir. A la condition de ne pas se retrancher dans une autarcie égoïste, de rester, au contraire, ouverte et ordonnée à la communauté des hommes, l'O. E. A. est appelée à constituer, si tout va bien, une étape de cette organisation internationale dont rêvent les sages, de ce grand ensemble institutionnel des ordres et des autorités politiques incarnées dans le divers, et de plusieurs manières à la fois.

\*  
\* \* \*

L'encyclique *Pacem in terris*, dans la partie consacrée à la vie internationale, rappelle le vieux principe de *subsidiarité* (de *subsidium*, aide) lequel vaut, entre les pays, pour la société des États comme, à l'intérieur de chaque pays, pour l'État particulier, faute de quoi on n'échappera pas à un monstrueux monisme politique, caricature d'un ordre international véritable.

L. D'APOLLONIA.

### Le Rapport Parent et l'éducation cinématographique

Le Rapport de la commission royale d'enquête sur l'enseignement dans la province de Québec recommande l'introduction de l'éducation cinématographique dans les programmes scolaires; un chapitre complet y est même consacré à cette nouvelle matière d'enseignement. Depuis une quinzaine d'années, des éducateurs de bonne volonté se préoccupent de former les jeunes à une attitude plus consciente et plus réfléchie devant l'envahissement de leur vie par l'image; par le moyen des ciné-clubs, on a amorcé un mouvement favorable à la culture cinématographique. Ces éducateurs restent cependant une minorité et souvent ils ont à lutter contre l'indifférence et parfois même la méfiance de leurs confrères. Ils ne pouvaient donc que se réjouir de la reconnaissance quasi

officielle ainsi accordée à leurs efforts et applaudir à la généralisation éventuelle d'une formation qu'ils jugent essentielle à une époque où les techniques de diffusion exercent une influence considérable.

C'est dans cet état d'esprit que les membres du Comité *Jeunesse et Cinéma* de l'Office catholique national des Techniques de diffusion ont accueilli les textes du Rapport Parent. Ils approuvent donc l'ensemble des recommandations qui suivent le chapitre XVI du tome II et se réjouissent de l'insistance avec laquelle la Commission signale « la nécessité pour les jeunes d'une connaissance sérieuse du cinéma, d'une formation adéquate en ce domaine dès l'école et, en conséquence, du besoin d'éducateurs compétents en éducation cinématographique ». Mais, en tant qu'éducateurs spécialisés en ce domaine, ils se sont permis de signaler aussi, par des *notes critiques* rendues publiques récemment, quelques lacunes et omissions.

Ils notent d'abord qu'on ne trouve dans le chapitre en question aucune définition précise de l'éducation cinématographique. Il ne faut donc pas se surprendre qu'une certaine confusion se manifeste par la suite et qu'on ne sache plus très bien, à la lecture, si les moyens proposés ont pour but de former des techniciens ou de favoriser l'acquisition d'une culture cinématographique.

Ailleurs, des théories quelque peu utopiques sont avancées sur une initiation précoce au langage du cinéma. Plus loin, on semble minimiser le rôle du professeur dans la prise de contact des élèves avec les grandes œuvres. Enfin, après avoir rendu hommage aux ciné-clubs, on les oublie dans les recommandations, bien qu'ils puissent sûrement continuer à jouer un rôle important dans une formation d'orientation culturelle. Il faudrait penser aussi à assurer, par des centres de documentation, la disponibilité de renseignements écrits indispensables à l'étude du cinéma par les films.

Ces divers points signalés par les membres du comité *Jeunesse et Cinéma* n'entament pas la valeur des recommandations comme telles, mais il convenait de les signaler pour que, dès le départ et aussitôt que possible, l'éducation cinématographique s'engage sur des voies carrossables et ne dévie pas dans des sentiers de traverse.

R.-C. BÉRUBÉ, P. S. S.,

*directeur diocésain,  
Office des techniques de diffusion  
de Montréal.*

*Montréal, 1474, rue de Maisonneuve.*

## Une réflexion sur la pastorale scolaire

Depuis quelques mois, *Relations* invite ses lecteurs à une réflexion sérieuse sur le grave problème de l'école chrétienne chez nous. Ses exposés ont fourni un précieux éclairage sur l'ensemble du problème. Il se peut quand même que certaines interrogations demeurent par exemple, sur les prêtres qui œuvrent actuellement dans nos écoles, et plus particulièrement, sur la façon dont ils conçoivent l'animation pastorale du milieu scolaire.

L'interrogation est de taille. Pour leur part, les aumôniers d'école secondaire sentent l'acuité du problème. Un peu partout à travers la province, ils réfléchissent en équipes, tentent des expériences et s'appliquent à réaliser avec toutes les forces vives de leur école, une pastorale adaptée et efficace. Depuis trois ans, cette mise en commun prend petit à petit une envergure provinciale.

Les 27, 28 et 29 mai dernier, ils étaient près de cent vingt des différents diocèses du Québec réunis en congrès au Cap-de-la-Madeleine. Sensibilisés déjà au problème par leur expérience quotidienne et un texte de base intitulé « l'école chrétienne dans notre milieu », ils ont réfléchi ensemble sur les exigences pastorales de leur champ d'apostolat.

La communication d'ouverture sur les attentes du monde et de l'Église face à l'école chrétienne donnait à la réunion une orientation pastorale. C'est très consciemment qu'on a voulu éviter toute attitude de caractère apologétique ou même revendicateur. Des « panels », animés tour à tour par des éducateurs et des étudiants, ont permis aux congressistes de cerner la réalité de plus près. Des spécialistes dans le domaine de la catéchèse des adolescents ont fourni aux aumôniers et aux invités un ensemble d'informations sur les perspectives actuelles en ce secteur.

Devant le phénomène des ensembles éducatifs de plus en plus considérables, la pastorale scolaire doit s'ajuster au groupe plutôt que d'en rester uniquement à l'individu. En conséquence, le temps fort du congrès se porta sur l'animation apostolique. La mise en œuvre de toutes les forces vives des élèves, des éducateurs ou des parents, était déjà apparue comme l'orientation désirable. Il s'agissait de découvrir de plus en plus les moyens pratiques de réaliser cette mise en œuvre: échanges d'expériences, recherches en commissions, confrontation des découvertes en plénière, tout fut mis à contribution pour apporter des réponses ou au moins soulever des interrogations fécondes.

La vie liturgique occupe et occupera toujours une place importante dans les préoccupations pastorales des aumôniers d'école. Ces derniers temps particulièrement, elle a exigé une bonne part de leurs énergies pastorales. Aussi les congressistes ont-ils préféré vivre ensemble une sérieuse expérience liturgique plutôt que de s'arrêter à une réflexion prolongée!

Un congrès, si réussi soit-il, ne s'avère vraiment efficace que s'il s'assure un lendemain concret. Grâce à l'effort commun déployé, celui-ci aura le sien.

Un fait semble acquis: les aumôniers d'école secondaire, qui ne sont pas les seuls à réfléchir sur la pastorale scolaire, sont bien résolus à collaborer, au meilleur de leurs connaissances, à l'œuvre commune de l'éducation chrétienne chez nous.

Rosaire-O. BLACKBURN, C. Ss. R.,  
aumônier,  
Ecole Marguerite-de-la-Jemmerais.

Montréal, 5555 est, rue Sherbrooke.

## Un Rapport exemplaire

L'opinion, dans l'ensemble, s'est réjouie des décisions définitives prises, au début de juin, par la C. E. C. M. dans l'affaire Lahaie, en conformité avec les recommandations du Comité spécial chargé de reconsidérer toute l'affaire. MM. L. Piché, M. Chartrand, R. Joly et l'abbé J.-M. Lafontaine remirent leur rapport le 28 mai; le 7 juin, la C. E. C. M. déclarait s'y conformer. *La Presse* a publié le Rapport entier le lendemain.

Plus que la teneur des sanctions, il faut signaler les qualités du Rapport: clarté, pondération, sens de l'humain, grand souci d'objectivité et de justice. Même lorsqu'il réprovoque ou condamne, il respecte les personnes, il reconnaît les droits de l'initiative et les raisons atténuantes.

Le jugement sur les faits est particulièrement net et ferme: « Il n'existe aucune raison de croire que le Frère Lahaie se soit livré à une endoctrination nazie à quelque niveau de profondeur que ce soit auprès de ses élèves. » (2.31.) Sur la possibilité de séquelles inquiétantes, il répond qu'après avoir mis beaucoup de soin et d'insistance à y voir clair, « il ne trouve aucune raison de soutenir cette hypothèse » (2.32).

C'est « à la suite de la révélation faite par les journaux » que « le caractère du problème se trouva radicalement changé ». Aussi, le Comité dénonce vigoureusement les coupables:

Il nous faut... condamner sans réserve l'attitude de cette presse écrite et parlée qui, avant d'obtenir une vue raisonnablement éclairée de la question, a créé une sensation malsaine dans le public par des affirmations tendancieuses ou carrément mensongères. (3.4.)

D'erreur pédagogique qu'elle était au fond, la question se trouvait transformée en « scandale social ». Et le problème se posait du scandale que peuvent donner des citoyens jouissant d'une certaine éminence dans la société. A proportion de leur rang et de leurs fonctions, ces personnes doivent tenir compte du retentissement social que peuvent avoir leurs actes ou les actes de ceux qui dépendent d'elles.

De ce point de vue, le Comité estime qu'il y a eu imprudence de la part des trois éducateurs mis en cause. Ils n'ont pas tenu assez compte des répercussions défavorables que pouvait avoir la méthode sur l'école de La Mennais, sur la C. E. C. M., sur la profession enseignante et sur tout le système scolaire québécois. La C. E. C. M. de même a eu trop courte vue en ne réfutant « pas assez tôt ni avec assez de vigueur les erreurs de faits ou d'interprétations lancées dans le public ». Elle devait guider l'opinion publique et l'éclairer, pas seulement l'interpréter et l'apaiser si elle était indûment ameutée.

Enfin dernière précision, la responsabilité dans une situation de scandale s'accroît à proportion qu'on a charge des bonnes relations avec le milieu. C'est pour cela que le Frère Directeur, responsable de l'école, est plus durement frappé que le jeune titulaire; il aurait dû manifester une conscience plus vive des répercussions possibles. Plus encore, le Directeur de district qui devait avoir l'œil sur les instituteurs débutants et avait pleine autorité pour faire cesser l'expérience avant que la connaissance en fût portée devant le public; sa compétence même est mise en cause.

Il a fallu au Comité spécial du courage pour juger ainsi avec lucidité et fermeté la situation et établir des sanctions proportionnées, à l'endroit de personnes dont, par ailleurs, il reconnaît le mérite.

Nous sommes si peu habitués à de tels jugements qui ne cèdent ni au dénigrement ni à la faiblesse, que nous avons cru devoir signaler ce mérite. Personne ne pourra se prévaloir de ce Rapport s'il se donne la peine de le lire sérieusement; il se sentira plutôt ramené au sentiment de ses devoirs et à la diligence qu'il doit y apporter, à proportion même qu'il occupe un poste plus élevé.

G. ROBITAILLE.

# Les livres

Robert COFFY: **Dieu des athées.** Marx, Sartre, Camus. Coll. « Le fond du problème ». — Lyon (16, rue du Plat), chronique sociale de France, 1965, 176 pages. 18 cm.

L'ATHÉISME est en train de devenir l'un des phénomènes les plus importants de notre civilisation. Aussi les études sur le sujet se multiplient. L'A., ici, se place en face des principales manifestations de l'athéisme: celles de Marx, de Sartre, de Camus, celle qui naît d'une certaine vision scientifique et technique du monde. Il les analyse, cherche à les comprendre et en vient à la conclusion que le dieu qu'elles rejettent n'est pas le vrai Dieu, le Dieu de la Révélation chrétienne. Son étude se termine par ces mots: « L'athéisme a de multiples causes. Une présentation de notre foi plus fidèle à la Révélation, une vie chrétienne plus authentique ne supprimera pas automatiquement l'athéisme, c'est trop évident. Mais la seule manière de répondre à cet athéisme, la seule manière de travailler à notre niveau pour arrêter cette vague dont nous sommes pour une part responsables, c'est notre foi au vrai Dieu Amour, au vrai Dieu qui est Père, Fils et Esprit. »

Ce petit livre se recommande par sa clarté, son honnêteté et ses solides exposés sur les rapports entre les différents athéismes et la vraie religion.

Richard ARÈS.

M.-M. PHILIPON, O. P.: **L'Eglise de Dieu parmi les Hommes.** *Le sens spirituel de Vatican II.* — Paris-Tournai, Desclée de Brouwer, 1964, 237 pp., 18,5 cm.

L'AUSTÈRE CONSTITUTION *Lumen Gentium* trouve, paradoxalement, en cet ouvrage rédigé avant sa proclamation, l'introduction et le commentaire qui conviennent. C'est qu'il est l'œuvre d'un expert du Concile, membre de la commission théologique, qui a suivi en toutes ses étapes, de la première à la troisième session, l'élaboration de la Constitution; la session de 1964 devait avant tout confirmer par ses votes de détail les six premiers chapitres puis les chapitres sept et huit, avant d'en venir, le 21 novembre, au vote global suivi de la ratification et de la proclamation par le Pape. Le texte de la Constitution a reçu en cette session de 1964 des retouches dont sans doute le P. Philipon, écrivant quelques mois plus tard, aurait tenu compte. Son exposé demeure remarquable de pénétration, de vigueur, de lucidité chaleureuse et rayonnante, grâce aux grands textes scripturaires auxquels il nous reporte, grâce aux élucidations de la théologie et aux emprunts qu'il fait aux discussions du Concile. Il est difficile de souhaiter meilleur guide pour aborder, qu'on soit clerc ou laïc, la constitution *Lumen Gentium* et en découvrir la richesse.

Georges ROBITAILLE.

C. BIHLMAYER et H. TUCHE: **Histoire de l'Eglise**, t. III, *L'Eglise des Temps modernes.* — Paris-Tournai, Les Précis-Salvator, 1964, 588 pp. 19 cm.

NOUS AVONS déjà dit tout le bien que nous pensions de cette collection (*Relations*, 1963, p. 144). Le troisième volume n'est en rien inférieur aux deux premiers. Embrassant les années qui vont de Boniface VIII aux traités de Westpha-

lie (1294-1648), il nous fait assister à la désagrégation du Moyen Age et à la naissance des temps modernes. Les PP. Vicaire et Duval y ont introduit des modifications et des remaniements qui ont pour but d'en rendre la lecture plus utile aux lecteurs de langue française. — Rares sont les histoires générales de l'Eglise qui rendent justice au Canada. Qu'en est-il ici? Un paragraphe fort court, mais dense sur les cinquante premières années de notre histoire religieuse (p. 345). Il aurait été plus complet, s'il avait mentionné, ne fût-ce que d'un mot, la première tentative d'évangélisation en Acadie (1611-1631), et s'il avait retenu la naissance de Mont-réal (1642), fondation mystique, fruit de l'esprit apostolique et missionnaire de la France à l'époque. Peut-être a-t-on réservé ce dernier fait pour le tome IV, qui traitera plus largement de l'histoire de l'Eglise du Canada. Il est juste de remarquer que la bibliographie [462] indique des ouvrages qui permettent au lecteur intéressé de compléter ses connaissances, et qu'elle n'ignore pas les publications récentes, telle *Marie de l'Incarnation et la mission* du P. André Rétif (Paris, 1964).

Léon POULIOT.

Collège Sainte-Marie,  
Montréal.

Michel CARROUGES: **Le Laïc: mythe et réalité.** *Le peuple a-t-il sa place dans l'Eglise?* Coll. « Le poids du jour ». — Paris (17, rue de Babylone), Editions du Centurion, 1964, 224 pp. 18 cm.

IL N'EST PAS EXAGÉRÉ de dire que le présent ouvrage contient de la dynamite. L'A. parle franc et fort; il en a assez du jargon cléricale actuel qu'il dénonce sans pitié et il réclame, au sein de l'Eglise, pour le peuple chrétien une place et un rôle analogues à la place que ce dernier occupait et au rôle qu'il jouait autrefois, alors qu'il intervenait aux conciles œcuméniques et avait son mot à dire dans l'élection des évêques. Devenue trop cléricale, l'Eglise a perdu les masses et les intellectuels; maintenant il lui faut affronter un monde instable, un monde de sociétés révolutionnaires qui ne sont plus orientées vers le passé mais vers l'avenir. Pour l'Eglise, il ne s'agit pas seulement de suivre le mouvement, il s'agit de participer à sa création; or, « cette activité de création est le rôle du laïc. C'est lui et lui seul qui peut rétablir par des méthodes mouvantes, dans un monde mouvant, une nouvelle unité vivante entre la vie propre de l'Eglise, la société moderne et la pensée moderne » (p. 220). L'A. cite en modèle le roi saint Louis dont l'anticléricalisme prenait sa source dans sa foi elle-même et il suggère que les laïcs d'aujourd'hui adoptent une semblable attitude.

Il est peut-être bon de signaler que l'ouvrage est revêtu du *nihil obstat* et de l'imprimatur de l'archevêché de Paris et que le P. Jean Daniélou, S. J., l'a préfacé d'un éloge sans restriction. Ce dernier se dit d'accord avec Michel Carrouges pour voir le problème central dans la relation vivante qui doit exister entre la société spirituelle et la société temporelle. Le progrès, ajoute-t-il, n'est pas dans une séparation qui se révèle mortelle tant pour la société civile et la pensée laïque que pour

l'Eglise: il est de « retrouver l'osmose réciproque des deux univers », et pour cela le laïc est nécessaire.

Un livre choc, qui ne laissera indifférent aucun de ses lecteurs.

Richard ARÈS.

Raoul FOLLEREAU: **Une bataille pas comme les autres.** — Paris, Flammarion, 1964, 166 pp., 18 cm.

FOLLEREAU a 60 ans. Depuis plus de trente années, il mène, avec une persévérance admirable, la bataille en faveur de la guérison et de la réhabilitation des lépreux. Il a gagné des points importants, car l'opinion mondiale s'est éveillée à ce problème et des gouvernements ont agi; mais il demeure convaincu qu'il faut continuer la lutte jusqu'à la victoire finale. Que Follereau évoque des scènes touchantes où il décrit la dérédiction des lépreux et leur reconnaissance envers qui s'occupe d'eux, qu'il multiplie les appels aux Grands de la politique afin qu'ils consacrent en faveur des lépreux une infime partie des dépenses pour les armements, ou qu'il relate d'émouvantes générosités, de petits et de pauvres qui donnent de leur nécessaire, toujours Follereau répète le même message: la lèpre est peu contagieuse et elle est guérissable; les lépreux sont des hommes; à ce titre, ils méritent d'être traités comme des hommes. Dans l'histoire, des écrivains parleront peut-être d'autres batailles que de celle-là. Aux yeux de Dieu et de l'Eglise, la bataille de Follereau revêt une importance que les plus fulgurants combats n'ont jamais eue.

Jean-Paul LABELLE.

Maison Bellarmin.

Dom Paul PASSELECQ, O. S. B.: **Du neuf et du vieux.** — Bruges, Editions C. Beyaert (Editions de Maredsous), 1964, 368 pp., 18 cm.

LES PRÉDICATEURS qui éprouvent de l'embaras à présenter leurs homélies dominicales feront bien de consulter ces textes courts, drus, incisifs, imprégnés de l'esprit évangélique et plongeant en plein cœur de la vie moderne. De leur côté, les laïcs, désireux de vivre dans l'atmosphère de l'évangile du dimanche, goûteront ces pages savoureuses où ils se sentiront compris et stimulés à mieux s'insérer dans l'Histoire du salut. Ce livre répond tout à fait à l'esprit des prescriptions de la constitution conciliaire sur la liturgie. C'est tout à son éloge.

Jean-Paul LABELLE.

Maison Bellarmin.

Albert PLÉ, O. P.: **Vie affective et Chasteté.** Coll. « Lumière de la foi ». — Paris (29, boul. de Latour-Maubourg), Editions du Cerf, 1964, 234 pp., 20 cm. Prix: 12,90 F.

LARGEMENT ÉCLAIRÉ en psychologie contemporaine, solidement thomiste, l'ouvrage du P. Plé apporte au moraliste et au thérapeute d'utiles lumières, en signalant le secours mutuel que peuvent s'offrir théologie catholique et psychanalyse freudienne. Il faut, pour cela, évacuer de la morale la théorie kantienne d'un devoir imposé du dehors par la loi et restaurer l'évangile de l'amour; puis, dans le freudisme, mieux comprendre l'inconscient et la pseudo-morale du surmoi, grâce à la conception thomiste de l'acte pleinement humain et de ses « analogues inférieurs » (les actes sub-humains ou pré-humains). Alors, la chasteté apparaît non comme une fuite (pudeur), ni comme la recherche d'un intérêt social (honnêteté), mais comme

une force (dynamisme) liée à la tempérance, à la justice et à la charité. Un des développements capitaux de l'ouvrage présente le plaisir (mieux, la joie) comme le test même de la vertu. Avec raison, puisque le bien que réalise la vertu conduit à la béatitude. A la fin, l'A. indique les applications pédagogiques de son exposé. Souhaitons qu'on les comprenne dans toutes leurs exigences et d'amour et de pureté.

Joseph D'ANJOU.

Donald CREIGHTON: *The Road to Confederation. The Emergence of Canada: 1863-1867.* MacMillan. 1964, 489 pp., 22,5 cm.

ANCIEN DIRECTEUR du département d'histoire de l'Université de Toronto, l'A. incarne, d'une façon éminente, les caractères de la principale Ecole historique de l'Ontario: initiative, travail, souci de la recherche, esprit ontarien et canadien. Ses œuvres induisent à conclure qu'il s'est concentré sur l'histoire du Canada, en particulier, sur les périodes de l'Union et de la Confédération. Deux livres l'ont rendu célèbre: *The Empire of the St. Lawrence*, son chef-d'œuvre; *John A. Macdonald*. Bien que déjà avancé en âge, l'A., à l'occasion du centenaire de la Fédération canadienne, présente à ses compatriotes, un autre volume: *The Road to Confederation: 1863-1867*, où la vigueur, l'analyse ne semblent en rien affaiblies. Synthèse et couronnement des recherches de sa carrière.

*The Road to Confederation* est la description détaillée de la route historique où ont cheminé ensemble, laborieusement, de 1863 à 1867, les deux peuples fondateurs, anglais et français, les quatre provinces partenaires, pour aboutir à l'union politique. Ses quatorze chapitres évoquent l'impatte de 1864, la « grande coalition », les conférences de Charlottetown et de Québec, les obstacles et les résistances, la conférence de Londres et l'entente finale entre les délégués des deux races et des provinces, qui trouva son expression politique dans la constitution fédérale de 1867. Pour qui a lu la biographie de sir *John A. Macdonald* de l'A., ou celle de *Brown de Careless*, l'étude détaillée de ces quatre années n'apportera que du charme. On a vraiment l'impression de revivre, au jour le jour près, la vie des hommes d'Etat, les événements. Une reconstitution aussi

précise, aussi vivante, suppose une minutieuse recherche, une imagination souple, une grande maîtrise.

Mais toute route a deux côtés et, ainsi, peut prêter à deux visions, à deux perspectives, selon la position du spectateur. Celle de l'histoire comme les autres. Regrettons que l'A. soit, parfois, tombé dans une description trop extérieure de certains événements et en ait oublié les causes profondes ou la complexe motivation. De plus, le côté de la route duquel il regarde ou interprète hommes et événements ne ralliera pas probablement tous les lecteurs; certaines interprétations ne coïncideront peut-être pas, toujours, avec celles d'un historien du Québec ou des Maritimes. L'A. est ontarien avec assurance. Nous ne l'en blâmons pas. Des provincialistes souhaiteront plus d'instance sur le rôle joué par les hommes d'Etat du Bas-Canada ou des Maritimes.

Écrit dans une prose élégante, bien documenté, ce livre gagnerait à être traduit. Puisse quelque historien de notre province reconstituer, avec autant de relief, cette période historique et la vie des hommes d'Etat canadiens français qui ont contribué, plus qu'on ne le dit, à la faire, comme Georges-E. Cartier, Hector Langevin, J.-C. Chapais.

Paul L'ALLIER.

Collège Jean-de-Brébeuf, Montréal.

Marcel VALOIS: *Au carrefour des souvenirs.* — Montréal. Éditions Beauchemin, 1965, 158 pp., 20,5 cm.

À TOUT PRENDRE, la nostalgie pourrait bien être l'ultime consolation du vieil âge. Le rappel d'un passé aboli mais heureux, fécond, agréable et parfois prestigieux, compense pour un présent prétentieux et méprisant, seul — et pour la première fois — en possession d'un véritable art de vivre, d'un mode original de penser et de s'exprimer.

C'est cette sorte de fatuité assez agaçante que dégonfle avec sérénité le récent petit livre de Marcel Valois intitulé *Au carrefour des souvenirs*.

Sous son pseudonyme de chroniqueur de *La Presse*, Jean Dufresne fait la revue, en courts billets, des principaux événements de la vie artistique à Montréal pendant les quarante dernières années. Chargé par office de « couvrir » les activités musicales, chorégraphiques et incidemment dramatiques de la métropole, il a recueilli une foison de faits, appréciations et renseignements sur les hommes et les choses du monde des artistes, qu'il a eu l'excellente idée de rassembler en un livre pour le plaisir des vieux et l'instruction des jeunes.

Ceux-ci apprendront, en effet, que la vie ne commence pas avec eux, mais qu'en dépit de deux guerres mondiales et une terrible crise économique, la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle a été marquée, chez nous, d'une production artistique remarquable, même supérieure en certains domaines, comme le théâtre lyrique, à celle d'aujourd'hui.

Au fil de la plume d'un journaliste pressé, Marcel Valois raconte ses souvenirs avec simplicité et bonhomie dans une langue alerte et ordinairement limpide, le tout relevé parfois d'un trait piquant, d'une expression judicieuse, d'un jugement opportun. Une grande sympathie l'anime aussi. Pas de décri systématique chez lui. Ses interprétations sont équitables, sachant discerner à bon escient entre l'ersatz et le produit de qualité.

Cependant pour une plus grande perfection, quelques rares pages auraient mérité une révision plus sévère du correcteur ou de l'auteur.

Georges-Henri D'AUTEUIL.

J.-C. VAN DER STEEN: *Le Guide pratique des jardins.* Coll. « Marabout service ». — Verviers, Gérard et Cie, 1964, 224 pp., plus 32 pp. illustrées, 18 cm.

UN TRAITÉ COMPLET en un petit livre, agrémenté de nombreuses photos et esquisses qui éclairent le texte. Jusqu'à la page 84, huit brefs chapitres instruisent le lecteur sur les secrets de la vie végétale et le conduisent dans la manière d'aménager et d'entretenir des potagers, vergers et jardins d'agrément. Le lecteur trouve là les notions nécessaires pour connaître et traiter le sol, pour l'amender et l'améliorer par le fumage; il y trouve aussi des directives très pratiques pour l'arboriculture fruitière, pour la culture maraîchère, pour le traitement des plantes et des fleurs dans les parterres, les serres ou les appartements. Il reçoit même des instructions utiles sur tous les ennemis du règne végétal: maladies et parasites. Vient, après ces huit chapitres, le « Dictionnaire du jardinage », expliquant quantité de mots qui intéressent le jardinier. J'ai l'impression que l'A. a été un peu avare en ses notices pratiques sur le traitement de chaque plante ou fleur. S'il était à l'étroit, j'aurais préféré qu'il supprime les dix pages qui résument l'histoire de l'art des jardins dans les temps les plus éloignés. D'autres, je le reconnais, aimeront ajouter à la culture pratique une culture plus générale et abstraite.

Pietro LEONI.

L'Église russe catholique, Montréal.

Roland DE CANDÉ: *Dictionnaire des musiciens.* Coll. « Microcosme ». — Paris, Éditions du Seuil, 1964, 288 pp., 18 cm.

CE DICTIONNAIRE, de format réduit, ne prétend pas fournir la biographie de tous les musiciens, car au dire de l'A., il y en aurait près d'un million! Il fallait choisir les plus représentatifs, en élaguant ceux d'Asie, d'Afrique et d'Océanie, les tenants du jazz et du folklore, de la musique légère de notre temps. Pour tous ces musiciens, on pourra consulter des ouvrages spécialisés. L'A. a retenu le nom de 777 compositeurs. Sur chacun d'eux, il fournit les détails biographiques, la nomenclature des œuvres principales. Abondamment illustré, ce livre est de consultation facile et accessible à tous les lecteurs.

Jean-Paul LABELLE.

Maison Bellarmin.

Claude MELANÇON: *Charmants voisins. Les oiseaux du Québec.* 4<sup>e</sup> édition. — Montréal (3411, rue Saint-Denis), Les Éditions du Jour, 1964, 256 pp., 20 cm.

JE N'AURAI JAMAIS CRU qu'un livre sur nos oiseaux eût pu me captiver à ce point. J'ai commencé à le feuilleter au hasard et j'ai fini par tout le lire, avec un intérêt croissant. L'A. est certainement poète, car il réussit à nous rendre sympathique la corneille de nos champs et de nos bois; bien plus, il parvient presque à nous attendrir sur l'autour, appelé aussi oiseau de proie, qui « se meurt d'être trop brave ». Chacune des soixante-dix notices biologiques que contient l'ouvrage constitue un bijou, un peu comme l'oiseau qu'elle présente. Un livre à consulter souvent.

Richard ARÈS.

## E I E MOT DE PASSE

Un mot de passe qui signifie pour le client: EXPÉRIENCE... INTÉGRITÉ... EFFICACITÉ... trois qualités qui ont bâti la réputation de JETTÉ depuis sa fondation dans le domaine du chauffage et de la plomberie.  
Votre intérêt et votre tranquillité vous conseillent de faire confiance à Jetté.



« Où le travail devient oeuvre... chef-d'oeuvre »

849-4107

360 EST, RUE RACHEL, MONTRÉAL

## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Yves THÉRIAULT: **Contes pour un homme seul.** Nouvelle édition, suivie de deux contes inédits. Coll. « L'arbre ». — Montréal, Editions HMH, 1965, 206 pages.

Réédition de contes qui ont connu un bon succès auprès du public.

SPANISH TOPICS & SUBJECTS: **Protection of Minors. — Vocational Training. — Spain and the Atom. — Occupational Medicine in Spain. — Intensive Vocational Training. — Spain in Equatorial Africa.** — Madrid (Avenida del Generalísimo, Planta 8a), Publicaciones Espanolas, 1964.

Diverses brochures sur la vie en Espagne et dans les colonies espagnoles.

Willie CHEVALIER: **Peace of our Time. A Canadian View.** — Montréal, International Publishers' Representatives, 1964, 132 pages.

Impression de voyages du rédacteur en chef du quotidien *Le Droit* d'Ottawa. Les quatre pays visités sont le Portugal, l'Espagne, la France et l'Allemagne.

Chanoine Paul THÔNE: **Ce que me dit mon crucifix. — Notre-Dame des Sept Douleurs** (La souffrance rédemptrice en Marie). — Château-Richer, Québec, Editions Marie-Médiatrice, 1965, 166 et 72 pages.

Considérations et méditations sur le crucifix et sur la Vierge aux Sept Douleurs. Le premier ouvrage comprend deux parties: « Ce que nous rappelle notre Crucifix » et « Ce que nous demande notre Crucifix ».

Jacques et Marie-Louise DEFOSSA: **A toi la louange! Lectures et prières pour les familles et le peuple chrétien.** — Bruxelles (184, rue Washington), Editions de Lumen Vitae, 1965, 200 pages.

Recueil de prières pour aider les familles et d'autres communautés chrétiennes à profiter de la richesse de la prière de l'Eglise, en les faisant vivre au rythme de l'année liturgique et en leur proposant de nourrir leur prière à la Parole même de Dieu. Toutes les familles chrétiennes qui voudraient prier en commun devraient se procurer cet ouvrage.

**Matériaux pour homélies du carême. — Avec le Seigneur: prière pour chaque jour, pour groupes de jeunes ou pour foyers.** — Lyon (36, rue de Trion), Editions du Chalet, 1965, 48 et 80 pages.

Un groupe de prêtres a préparé ces matériaux pour mieux faire comprendre le sens de la Parole de Dieu et mieux faire saisir le message aux hommes. Quant aux prières, elles sont très belles et valent pour tous les jours de la semaine, matin et soir.

JEAN XXIII: **Problèmes actuels à la lumière de l'Évangile.** Textes réunis et présentés par Henri Duquaire. — Paris, Beauchesne, 1965, 192 pages.

Recueil de textes tirés de l'enseignement de Jean XXIII sur: le Christ, l'Unité, l'Eglise, l'Eucharistie, le Pape, Marie, les valeurs spirituelles et la paix.

Marie-José BEAUDOIN: **Tous les secrets de l'alimentation.** — Montréal (418 ouest, rue Notre-Dame), Les Editions de l'Homme, 1965, 220 pages.

Ouvrage bien fait et très utile aux gens pressés et qui désirent savoir comment: maigrir, grossir, compter les calories, retrouver et conserver la santé, etc. On y trouve ce qu'il faut connaître sur les viandes, les fruits de mer, les œufs, le lait, les légumes, les fruits, etc.

Louis de VILLEFOSSE: **Lincoln.** Coll. « Le temps qui court ». — Paris (27, rue Jacob), Editions du Seuil, 1965, 192 pages.

Les biographies de Lincoln en français sont rares. En voici une qui se lit très bien et qui arrive pour le centenaire de la mort de Lincoln. Abondamment illustrée.

Werner GOORIS: **La Lampe sainte explique LA THORA. « Choses du Commencement ».** — Château-Richer (Québec), Editions Marie-Médiatrice, 1965, 142 pages.

Considérations sur le premier chapitre de la Genèse. L'A. explique, d'après le texte biblique, les origines du monde et de l'homme.



La haute fidélité stéréophonique  
à son meilleur

Grand choix de disques stéréo

**CITÉ  
ÉLECTRONIQUE**

3165, rue Hochelaga  
Montréal 4, 525-2551

LARK

LARK

387-7133

**Provost**  
*Auto Electric Ltée*

8305, SAINT-LAURENT

PIÈCES ET ACCESSOIRES

STUDEBAKER

Vente et Service

Épargnez

tout en protégeant les vôtres  
avec un plan de

**La Saubegarde**

COMPAGNIE  
D'ASSURANCE  
SUR LA VIE

Siège social: Montréal

**RAPTIM CANADA Ltée**  
AGENCE INTERNATIONALE DE VOYAGES

Approuvée par: IATA, ATC

Conférences Transatlantique et Transpacifique

Pour vous servir: **Luc Gou**, directeur général,  
1652, rue Saint-Hubert, Montréal-24, P.Q. Tél.: 845-7223\*

Nous mettons à votre disposition nos bureaux de Raptim-Italie,  
Allemagne, Belgique, France, Hollande, Argentine et Colombie.

Romana  
Associatio  
Pro  
Transvehendis  
Itinerantibus  
Missionariis

## Avenues et institutions

ON DÉSIGNÉ le plus souvent rues et boulevards, écoles et institutions par le nom d'un personnage dont on veut perpétuer le souvenir. Montréal a la rue Jean-Talon, le boulevard Henri-Bourassa, l'école Ignace-Bourget, le collège Sophie-Barat... La syntaxe, ici, n'a pas à intervenir; l'orthographe seule exige qu'on ajoute un trait d'union entre le prénom et le nom de famille du personnage choisi. Il en va de même des appellations qui honorent la mémoire d'un pape. L'Institut Pie-XI, la Maison Pie-XII s'écrivent avec un trait d'union, que l'on omet lorsqu'il s'agit des pontifes eux-mêmes. On écrit, en effet, que Pie XII a succédé à Pie XI, et celui-ci à Benoît XV (sans trait d'union).

Les noms de saints et de saintes qu'on donne aux rues et aux institutions ou qu'empruntent religieux et religieuses réclament aussi le trait d'union; de plus, l'adjectif saint(e) prend alors une majuscule. On doit écrire: la vie de saint François d'Assise illustre admirablement la béatitude de la pauvreté; mais l'église Saint-Jacques se dresse à l'angle des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis; et Mère Sainte-Bernadette-Soubirous dirige l'école Sainte-Thérèse-de-Lisieux.

La linguistique intervient pour régler la façon de désigner une rue, un boulevard ou une institution lorsque d'un personnage on désire conserver moins le prénom que le titre attaché à son nom. Cela se comprend: on cherche à éviter des confusions. Beaucoup de gens portent les mêmes nom et prénom; le titre de l'un d'eux le sort du rang. Il ne manque probablement pas de John Kennedy en Angleterre et en Amérique; le Québec compte sans doute plusieurs Paul-Émile Léger. Mais le *président* Kennedy, le *cardinal* Léger, personne ne les confond avec personne. Pour honorer l'un et l'autre, comment nommera-t-on tel boulevard ou telle institution? A l'encontre de ce qui s'observe en parlant du personnage même, on respectera, pour le titre, la règle de la majuscule, et pour le nom, celle du trait d'union. Il faut donc écrire, d'une part, que le président Kennedy fut assassiné le 22 novembre 1963 et que le cardinal Léger gouverne l'archidiocèse de Montréal depuis avril 1950; d'autre part, que Paris a son avenue du Président-Kennedy et Montréal son Institut du Cardinal-Léger.

On aura noté, dans les derniers exemples, la présence de l'article contracté *du*; elle s'impose, contrairement à l'usage relatif aux noms qui rappellent la mémoire des saints. L'adjectif saint(e) fait corps avec le prénom qu'il modifie, tant et si bien qu'il peut devenir, avec ce prénom, un nom de famille: Saint-Pierre, Saint-Jacques, Saint-Laurent, Saint-Germain. Impossible de raisonner de la sorte avec les qualificatifs « sacré » ou « bienheureux ». Il faut donc écrire et dire: l'avenue, la maison, le collège *du* Sacré-Cœur. Si l'on parle correctement du collège Marguerite-Bourgeoys, on devra, à supposer qu'on veuille inclure le titre de la grande éducatrice de nos mères, écrire et dire: le collège *de* la Bienheureuse-Marguerite-Bourgeoys. Peu importe le titre: président, maréchal ou empereur, curé, monseigneur, cardinal ou pape, le déterminatif est de rigueur. Paris a bien nommé son avenue *du* Président-Kennedy; à Québec, on devrait lire l'avenue *du* Maréchal-Foch; à Montréal ou ailleurs, pour ne pas induire en erreur les enfants qui fréquentent des écoles établies pour enseigner le français, on devrait rectifier certaines appellations, de manière qu'en disant l'Institut *du* Cardinal-Léger, l'école *de* Monseigneur-Georges-Gauthier, l'école *du* Curé-Lavoie, écoliers, parents et professeurs aient la satisfaction de s'exprimer correctement.

J. D'ANJOU.

## OUVRAGES REÇUS

- ALBERT-LAMBERT, Jacqueline: **Père, où es-tu?** Coll. « Feuilles familiales ». — Tournai, Casterman, 1964, 155 pp.
- ANTHOLOGIE DE LITTÉRATURE ARABE CONTEMPORAINE. I: **Le roman et la nouvelle** par Raoul et Laura Makarius. — Paris, Editions du Seuil, 1964, 413 pp.
- AUBERT, Jean-Marie: **Loi de Dieu, Lois des Hommes**. Coll. « Le mystère chrétien », Théologie morale, 7. — Tournai, Desclée, 1964, 258 pp.
- AUGEREAU, J.: **La Chance suprême de l'homme**. *Ontologie chrétienne*. — Paris, Lethielleux, 1964, 288 pp.
- BARBEROUSSE: **En suivant le crayon de B....** Coll. « Les dessinateurs humoristes français ». — Paris, Casterman, 1964, 110 pp.
- BENITZ, Fernando: **Pronunciamento**. *Roman*. Traduit de l'espagnol par Madeleine Falque. — Paris-Tournai, Casterman, 1965, 207 pp.
- BER, André: **Segoldiah!** *Roman*. — Montréal, Librairie Déom, 1964, 245 pp.
- BERNARD, H.; CHEVALLAZ, G.-A.; GHEYSSENS, R.; DE LAUNAY, J.: **Les Dossiers de la seconde guerre mondiale**. Coll. « Marabout Université ». — Verviers (Belgique) Gérard et Cie, 1964, 249 pp.
- BESRET, Bernard: **Incarnation ou Eschatologie?** *Contribution à l'histoire du vocabulaire religieux contemporain 1935-1955*. Coll. « Rencontres », 66. — Paris, Les Editions du Cerf, 1964, 239 pp.
- BOURGOIN: **Les Antitout**. *De l'éveil de l'industrie à la naissance douloureuse du syndicalisme*. — Paris, Nouvelles éditions De-bresse, 1964, 271 pp.
- BRODIN, Pierre: **Présences contemporaines. Ecrivains américains d'aujourd'hui**. — Paris, Nouvelles Editions De-bresse, 1964, 221 pp.
- CAHIER CANADIEN CLAUDEL, 2: **Claudiel et l'Amérique**. — Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1964, 265 pp.
- CARRIER, Roch: **Jolis Deuils**. *Petites tragédies pour adultes*. Coll. « Les Romanciers du jour ». — Montréal, Les Editions du Jour, 1964, 159 pp.
- CHÉNÉ, Yolande: **Peur et Amour**. *Roman*. — Montréal, Le Cercle du livre de France, 1965, 177 pp.
- CHYZ, Martha: **Savez-vous à l'ouest?** Traduit de l'ukrainien par François Perrin. — Montréal, Centre de Psychologie et de Pédagogie, 1965, 210 pp.
- CLOUTIER, Cécile: **Cuivre et Soies**. Coll. « Les poètes du jour ». — Montréal, Les Editions du Jour, 1964, 76 pp.
- CORNÉLIS, Etienne, O. P.: **Valeurs chrétiennes des religions non chrétiennes**. *Histoire du salut et histoire des religions christianisme et bouddhisme*. — Paris, Les Editions du Cerf, 1965, 229 pp.
- DALE, Catherine: **Le Dernier Sourire de l'été**. *Roman*. Coll. « La palme d'or ». — Tournai, Casterman, 1964, 295 pp.
- DARLEY, Bernard: **Le Préféré**. *Roman*. — Editions du Seuil, 1965, 155 pp.
- DAVID, Jean: **Paroles à la mer**. *Roman*. — Paris, Editions du Seuil, 1965, 190 pp.
- DE CAUSSADE: **Lettres spirituelles**, II. Coll. « Christus ». — Paris, Desclée de Brouwer, 1964, 283 pp.
- DEROCHEMONT, Jeanne: **Tant vaux, tant que je t'aime**. *Roman*. Coll. « La palme d'or ». — Tournai, Casterman, 1964, 295 pp.
- DE ROUSSAN, Jacques: **Pénultièmes**. — Montréal, Les Editions à la page, 1964, 114 pp.
- DICK, Ignace: **Qu'est-ce que l'Orient chrétien?** Coll. « Eglise vivante ». — Tournai, Casterman, 1964, 175 pp.
- DUHAMEL, Roger: **Aux sources du romantisme français**. — Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1964, 223 pp.

- DUNNE, George H.: **Chinois avec les Chinois. Le P. Ricci et ses compagnons jésuites, dans la Chine du XVII<sup>e</sup> siècle.** Coll. « L'Eglise en son temps ». — Paris, Editions du Centurion, 1964, 415 pp.
- ECK, Dr Marcel: **Mensonge et Vérité.** Coll. « Feuilles familiales ». — Paris-Tournai, 1965, 249 pp.
- ECRITS DU CANADA FRANÇAIS, XVII: Marcel DUBÉ: **Octobre**; Jean-Louis BEAUDOIN: **La Loi des coroners**; Octave CRÉMAZIE: **Lettres**; Jacques MARTEAUX, Jean MARCEL, Eloi DE GRANDMONT, Gérald GODIN, Naïm KATTAM. — Montréal, Ecris du Canada français, 1964, 282 pp.
- ECRITS DU CANADA FRANÇAIS XVIII: **Théâtre** (Robert ELIE, Marc LESCARBOT); **Essai** (Maurice TREMBLAY, Ernest GAGNON); **Poésie** (Jean-Pierre LEFEBVRE, André MAJOR); **Nouvelles** (Paul CHAMBERLAND, Rossin VIEN, Lise BOURGET). — Montréal, Les Ecris du Canada français, 1964, 292 pp.
- ECRITS DU CANADA FRANÇAIS, XIX: **Théâtre, Poésie, Essais, Nouvelles.** — Montréal, 1029, côte du Beaver Hall, 1965, 246 pp.
- EN COLLABORATION: **Etudes d'histoire du droit canonique dédiées à Gabriel Le Bras, I, II.** — Paris, Sirey, 1965, 1491 pp.
- EN COLLABORATION: **Semences d'unité.** Coll. « Eglise vivante ». — Paris-Tournai, Casterman, 1965, 305 pp.
- EN COLLABORATION: **La Bonne Nouvelle de Jésus-Christ. Programme de l'histoire du Salut, Nouveau Testament, classe de 5<sup>e</sup> sous la direction du P. Babin et de l'abbé J.-P. Bagot.** — Paris, Mame, 1964, 123 pp.
- FONT-ALTABA, M.: **L'Encyclopédie en couleurs de la minéralogie.** Coll. « Marabout Université ». — Verviers, Gérard et Cie, 1965, 158 pp.
- GAGNON, Marcel-A.: **Le Ciel et l'Enfer d'Arthur Buies.** Coll. « Vie des lettres canadiennes », 2. — Québec, Presse de l'Université Laval, 1965, 361 pp.
- GAUTHEREAU, Raymond: **Libertés provisoires. Roman.** — Tournai, Casterman, 1964, 229 pp.
- GAUTHEREAU, Raymond: **Libertés provisoires. Roman.** — Montréal, Le Cercle du livre de France (Casterman), 1965, 227 pp.
- GÉLINAS, Germain-Paul, F. S. C.: **La Liberté dans la pensée d'Albert Camus.** Coll. « Seges », 3. — Fribourg, Editions universitaires Fribourg, Suisse, 1965, 177 pp.
- GENDRON, Dr Lionel: **L'adolescent veut savoir.** — Montréal, Les Editions de l'Homme, 1965, 159 pp.
- GLEASON, R. W.: **Le Christ et le chrétien.** Trad. R. Mazas. — Le Puy, Lyon, Paris, Editions Xavier Mappus, 1964, 167 pp.
- GRANDBOIS, Alain: **Avant le chaos.** Nouvelle édition suivie de quatre nouvelles inédites. Coll. de « L'arbre ». — Montréal, Editions H M H, 1964, 277 pp.
- GRÉGOIRE, Méné: **Le Métier de femme.** — Paris, Plon, 1965, 317 pp.
- GROSSER, Maurice: **L'Œil du peintre.** Coll. « Marabout Université », 1965, 208 pp.
- GUTZWILLER, Richard, S. J.: **Le Royaume de Dieu est semblable... Les Paraboles du Seigneur.** Traduit par E. Sailard. — Mulhouse, Editions Salvator; Paris-Tournai, Casterman, 1965, 158 pp.
- HAAG, H., HAAS, A., HURZELER, J.: **Bible et Evolution.** — Paris, Mame, 1964, 200 pp.
- HAMELIN, Jean: **Nouvelles singulières.** Coll. de « L'arbre », 4. — Montréal, Editions H M H, 1964, 188 pp.
- HÄRING, B.: **Force et Faiblesse de la religion.** Traduit de l'allemand. — Tournai, Desclée, 1964, 358 pp.
- HÉBERT, Anne: **Le Torrent.** Nouvelle édition suivie de deux contes inédits. Coll. de « L'Arbre », I. — Montréal, Editions H M H, 1963, 249 pp.
- Histoires insolites choisies et traduites par Max ROTH et M.-E. COINDREAU, Alyette GUILLOT-COLI, René WINTZEN.** — Tournai, Casterman, 1964, 365 pp.
- HOESL, Paule: **Ma vie de femme.** Coll. « Piolet ». — Lyon, Editions du Chalet, 1965, 203 pp.
- HOLLAND SMITH, J.: **Neuf Jours avant l'éternité. Roman.** Traduit de l'anglais par Marie Tadié. — Tournai, Casterman, 1964, 245 pp.
- HUILLET D'ISTRIA, Madeleine: **Le Père de Caussade et la querelle du pur Amour.** — Paris, Aubier, 1964, 336 pp.
- JEAN-NESMY, Dom Claude: **L'Evangile des saints. Courtes prières pour le chrétien dans le siècle.** — Paris-Bruges, Desclée de Brouwer, 1965, s. p.
- KARRER, Otto: **L'Unité chrétienne. Don et tâche.** — Mulhouse, Editions Salvator, Paris, Tournai, Casterman, 1965, 101 pp.
- LANDRY, Louis: **Fables.** — Montréal, Cercle du Livre de France, 1964, 159 pp.
- LANEAU, Auguste: **L'histoire du Salut chez les Pères de l'Eglise. La doctrine des âges du monde.** Coll. « Théologie historique », 2. — Paris, Beauchesne et ses fils, 1964, 448 pp.
- LARIVIÈRE, Jean-Jacques, C. S. V.: **Nos collégiens ont-ils encore la foi?** — Montréal-Paris, Fides, 1965, 213 pp.
- LEBEL, Maurice: **Etudes littéraires, I, II: De saint François de Sales à Alphonse Daudet; de René Bazin à Antoine de Saint-Exupéry.** — Montréal, Centre de Psychologie et de Pédagogie, 1964, 267 et 352 pp.
- LEBRAS, G., LEFEBVRE, C., RAMBAUD, J.: **Histoire du Droit et des Institutions de l'Eglise en Occident, VII: L'Age classique. Source et théorie du Droit.** — Paris, Sirey, 1965, 608 pp.
- LELIÈVRE, Lucien, C. S. V.: **L'Enseignement du thomisme dans les collèges classiques.** — Montréal-Paris, Fides, 1965, 241 pp.
- LEON-PORTILIA, Miguel: **Le Crépuscule des Aztèques. Récits indigènes de la Conquête.** Traduit de l'espagnol par André Joucia-Ruau. — Paris-Tournai, Casterman, 1965, 267 pp.

### « Le temple de la lumière »

Pour vos ampoules  
tubes fluorescents  
et  
fournitures électriques



**BEN  
BÉLAND**  
INCORPORÉE

BEN BÉLAND, prés.  
JEAN BÉLAND, Ing. P.,  
secr.-trés.

7152, boul. Saint-Laurent, Montréal 274-2465\*

### La cité de Saint-Jérôme



est le centre commercial et industriel le plus important au nord de Montréal.

Deux chemins de fer, C. P. R. et C. N. R. Main-d'oeuvre abondante.

Elle invite les industriels à venir s'y établir et leur offre tous les avantages possibles.

Routes de première classe.

Tous renseignements fournis avec empressement.

LE CONSEIL MUNICIPAL.

# AUX ÉDITIONS BELLARMIN

## Quelques suggestions

### La Constitution dogmatique

« De ecclesia »

\$1

Traduction du latin officiel par Jean-Marc Dufort, S. J., et Gilles Langevin, S. J. La Constitution dogmatique sur l'Église restera l'un des plus importants documents du Concile. Désirant offrir un texte français de première valeur, les Éditions Bellarmin ont eu recours à deux professeurs de la Faculté de Théologie de la Compagnie de Jésus, à Montréal. Le tout est de belle présentation, avec des caractères agréables. On aimera posséder cette édition soignée.

### Le Décret conciliaire sur l'œcuménisme

\$0.25

Traduction du texte latin officiel par Gilles Langevin, S. J. On sait l'importance et l'actualité de l'œcuménisme. D'où l'intérêt du Décret conciliaire sur ce sujet. Comme pour la Constitution dogmatique sur l'Église, les Éditions Bellarmin ont eu recours à la Faculté de Théologie de la Compagnie de Jésus, à Montréal, afin de pouvoir offrir une édition de première valeur. Autre brochure de belle présentation.

### Le Décret conciliaire sur les Églises orientales catholiques

\$0.10

Traduction du texte latin officiel par Gilles Langevin, S. J. Comme les deux documents précédents, ce décret a été promulgué par Paul VI à la fin de la dernière session du Concile. Cette édition est un tiré à part extrait du numéro 143 de la collection des « Actes pontificaux ».

### Les Six (Les Fondateurs de l'Église du Canada), par Émile Gervais, S. J.

\$2

Il s'agit de François de Montmorency-Laval, de Marguerite Bourgeoys, de Marguerite d'Youville, de Marie de l'Incarnation, de Catherine de Saint-Augustin et de Jeanne Mance. Le présent volume n'entend pas étudier à fond la personnalité des

Fondateurs. Son dessein est plus modeste. Il s'adresse à tous ceux qui, dans le clergé et parmi les fidèles, sentent le besoin de connaître nos ancêtres spirituels, mais qui n'ont pas le temps ou le moyen de lire les biographies des Pionniers de la foi au pays et de consulter à leur sujet les traités d'histoire et d'ascétisme.

### L'État et les Corps intermédiaires

\$2.50

Compte rendu de la XXXIX<sup>e</sup> Semaine sociale du Canada (Québec, septembre 1964). Première partie : Principes généraux. Deuxième partie : Expériences et initiatives. Troisième partie : Quelques problèmes particuliers.

### Sociologie du christianisme,

\$7

par Hervé Carrier, S. J., et Émile Pin, S. J.

Il s'agit d'une Bibliographie internationale et systématique de Sociologie religieuse du christianisme. Préparée par deux professeurs de sociologie religieuse à l'Université Grégorienne, elle comprend plus de 3,200 titres d'ouvrages et d'articles présentés par auteurs, par pays et par matières. (Un ouvrage des Presses de l'Université Grégorienne.)

### Le Phénomène urbain, sous la direction

de Hervé Carrier et Philippe Laurent \$3.40

« Implacable, universel, le phénomène urbain s'installe. Dès à présent, il concerne une fraction importante de la population mondiale. Pour demain, il est la condition commune : dans moins d'un siècle, estiment certains, 90% des hommes vivront dans la ville. Montée irréversible. Comment aménager à temps cet univers ? Pour concevoir et mettre en œuvre une solution, il est nécessaire que toutes les disciplines concourent : bâtisseurs et urbanistes, géographes, économistes et sociologues, responsables politiques... » Ce volume veut contribuer à cet effort d'analyse et d'orientation. (Un ouvrage des éditions Aubier-Montaigne.)

## LES ÉDITIONS BELLARMIN

8100, boulevard Saint-Laurent, Montréal-11.

